



Gracia et honor
in te
domine

LA PEAU DES PAGES

Par Sandra K.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Basalte et le Scalpel	4
Chapitre 2 : La Membrane de Saint-Jean	11
Chapitre 3 : L'Accroche Irréversible	17
Chapitre 4 : Le Miroir de Marceau	22
Chapitre 5 : L'Infection Littéraire	28
Chapitre 6 : L'Écorché Vif	35
Chapitre 7 : La Trahison de la Chair	41
Chapitre 8 : LE RETOURNEMENT : L'Auteur Fantôme	49
Chapitre 9 : Le Silence des Cryptes	56
Chapitre 10 : La Récolte des Épithètes	63
Chapitre 11 : L'Encre et la Lymphe	68
Chapitre 12 : La Suture des Idées	74
Chapitre 13 : L'Hiver de Cent Jours	81
Chapitre 14 : LE PLUS INTENSE : Le Grand Relieur	88
Chapitre 15 : Résonance de Basalte	93

Chapitre 1

Le Basalte et le Scalpel

Le portail en fer forgé grince comme une vertèbre qui se brise sous le poids de l'hiver. Le son, sec et dépourvu de résonance, s'écrase contre les parois de basalte noir qui enserrant l'Institut de Saint-Flour. Eloi franchit le seuil, les épaules verrouillées contre les rafales d'une neige de fer, des flocons lourds et abrasifs qui cinglent les joues comme de la limaille de plomb. Ici, le ciel n'est qu'une calotte de gris bitumineux pressant les crêtes du Massif Central, et l'air, raréfié, porte déjà cette morsure minérale, ce goût de pierre froide qui sature les bronches à chaque inspiration. Ses bottes martèlent un sol de tuf compacté, un rythme métronomique qui tente de masquer le tremblement imperceptible de ses phalanges dans ses gants de laine bouillie.

L'enceinte se referme. Le silence qui suit n'est pas une absence de bruit, mais une présence solide, une épaisseur physique qui semble sourdre des pores de la roche volcanique. Les murs suintent. Une humidité ferrugineuse, chargée d'ions négatifs et de particules de terre brûlée, s'accroche aux vêtements. Dans la cour d'honneur, les arbres ne sont que des silhouettes pétrifiées, des griffes de chêne noirci par les siècles de givre, immobiles sous la lumière délavée. Eloi ne regarde pas le paysage ; ses yeux sont fixés sur la porte monumentale, une gueule d'ombre encadrée de voussures sombres, où l'attend la promesse d'une perfection chirurgicale.

Il pousse le battant de chêne ferre. L'odeur le frappe à la gorge avant même que ses yeux ne s'habituent à la pénombre du vestibule. C'est une nappe olfactive stratifiée, un millefeuille de décomposition et de conservation. La note de tête est une effluve de cire d'abeille rance, un parfum de vieille graisse animale qui a tourné, s'incrétant dans les boiseries pour ne plus jamais en sortir. En dessous, plus tenace, rampe un

relent de levure de bière moisie, une émanation organique qui évoque les caves profondes où le vivant s'étirole dans l'ombre. C'est le parfum de l'Institut : une collision entre la propreté clinique et la putréfaction contrôlée.

— Vous arrivez à l'heure, Eloi. La ponctualité est la première forme de précision.

La voix de Valeran tombe d'une galerie supérieure, froide et tranchante comme une lame de scalpel tombant sur un plateau d'inoculation. Le Conservateur en chef n'est qu'une silhouette découpée par la lueur verte d'une lampe scialytique située quelque part derrière lui. Il descend l'escalier de pierre sans que le moindre frottement de tissu ne trahisse son mouvement. Valeran est une créature d'angles et d'arêtes. Son visage, sous l'éclairage crue, ressemble à une préparation anatomique dont on aurait retiré l'expression pour ne laisser que la fonction. Ses yeux, deux billes de verre fumé, expertisent Eloi avec la neutralité d'un microscope analysant un échantillon de tissu douteux.

— Posez vos bagages. Ils sont inutiles ici. Tout ce dont vous avez besoin est déjà dans vos mains. Ou devrait l'être.

Valeran s'approche. Son odeur personnelle se détache du reste : un mélange de vinaigre de mordançage et de savon phéniqué. Une odeur de désinfectant qui tente, sans grand succès, de masquer une pointe plus sombre, quelque chose qui rappelle le cuir mouillé et la charogne séchée. Il saisit la main droite d'Eloi. Ses doigts sont des pinces de métal froid. Il examine la paume, le dos de la main, la courbure des ongles. Eloi sent sa mâchoire se crispier. Il voit une minuscule imperfection sur son propre index : une peau morte, un lambeau de millimètre qui dépasse de la cuticule. Une erreur. Une insulte à la symétrie. Ses doigts le brûlent du désir de l'arracher, de restaurer la ligne lisse de sa chair, mais il reste immobile, le buste raidi.

— Vos mains sont sèches, observe Valeran. C'est bien. L'humidité est l'ennemie du texte. Venez. Le Grand Œuvre n'attend pas les novices.

Ils s'enfoncent dans les entrailles de l'Institut. Les couloirs sont des boyaux de basalte où la lumière est une ressource rationnée. Chaque pas résonne avec une matité de crypte. L'air devient plus dense, saturé d'une poussière de cuir si fine qu'elle semble tapisser le fond de la gorge. À mesure qu'ils descendent vers les laboratoires de restauration, l'odeur de la cire rance s'intensifie, se mêlant maintenant à celle du fer blanc. C'est l'odeur du sang frais, métallique et acre, qui flotte dans les zones de suture.

Valeran s'arrête devant une porte blindée de plaques de plomb. Il tourne une clé massive, un grincement de mécanisme huilé qui claque dans le silence des voûtes. La pièce qui s'ouvre est une nef de verre et d'acier, baignée dans une lumière scialytique agressive qui supprime toutes les ombres, transformant les établis en îlots de clarté brutale. Sur les rayonnages, des bocaux de verre contiennent des substances innommables : des lambeaux de membrane flottant dans la saumure, des pigments extraits de racines toxiques, des flacons de fiel de bœuf.

— Voici votre poste, dit Valeran en désignant un établi de chêne pétrifié, dont la surface est usée jusqu'à la fibre par des siècles de grattage.

Sur le bois sombre repose un outil unique. Un stylet d'os, taillé dans un fémur humain, poli jusqu'à obtenir l'éclat de l'ivoire. Sa pointe est d'une finesse atomique. Eloi s'approche. Il sent l'appel de l'objet. Son perfectionnisme, cette faim dévorante d'ordre qui le ronge depuis l'enfance, trouve enfin un réceptacle à sa mesure. Il prend le stylet. La texture est huileuse, imprégnée de la lanoline des mains qui l'ont tenu avant lui. Le poids est parfait. C'est une extension de son propre squelette.

— L'erreur n'est pas tolérée, murmure Valeran, sa voix flottant désormais tout près de l'oreille d'Eloi. Une rature est une plaie ouverte. Une tache est une infection. Si vous échouez à corriger le réel, le réel vous corrigera en retour.

Le Conservateur s'efface dans l'ombre portée d'une étagère chargée d'incunables. Eloi reste seul face à l'établi. Son regard descend sur l'objet qui l'attend. C'est un fragment de parchemin, mais ce mot semble dérisoire pour décrire cette membrane. Ce n'est pas du vélin mort. C'est une surface organique qui semble posséder sa propre tension superficielle. La couleur hésite entre le blanc d'albâtre et le rose poudré d'une cicatrice récente. Le long des bords, des réseaux de capillaires d'encre indigo semblent palpiter légèrement, irriguant le texte qui s'y trouve inscrit.

Eloi se penche. Le texte est une calligraphie nerveuse, des caractères qui ressemblent à des pattes de corbeau ou à des sutures chirurgicales. À un endroit précis, au centre de la page, il y a une faille. Une déchirure minuscule, un accroc dans la trame de la pensée qui menace de se propager comme une gangrène. Ses doigts tremblent légèrement. Il pose sa main libre sur le bord du parchemin pour le stabiliser.

La sensation est un choc électrique. La peau du document est chaude. Une chaleur fiévreuse, une température de corps en lutte contre une maladie. Sous ses doigts, il sent le craquement des vertèbres de la reliure, un murmure de succion provenant des fibres qui tentent de se refermer sur elles-mêmes. Ce n'est pas un livre qu'il doit restaurer, c'est un patient qu'il doit opérer à cœur ouvert.

Il saisit le stylet d'os. Pour calmer l'afflux d'adrénaline qui menace la précision de son geste, il effectue son rituel. Avec l'ongle de son pouce gauche, il incise lentement la chair tendre à la base de son propre index droit, juste là où la peau morte le gênait tout à l'heure. Il appuie jusqu'à ce qu'une perle de sang, rouge sombre, presque noire sous la lumière crue, apparaisse. La douleur est nette, propre. Elle évacue le chaos. Le monde se réduit à cette pointe d'os et à cette membrane qui palpite.

L'odeur de la cire d'abeille rance sature l'air, s'infiltrant dans ses narines, se mélangeant au parfum de son propre sang. Il approche la pointe du stylet de la déchirure. Le parchemin réagit. Les bords de la plaie textuelle se rétractent, une réaction de défense biologique. Eloi retient son souffle. Le silence de la salle est si

dense qu'il croit entendre le passage de l'encre dans les fibres, un bruit de drainage souterrain.

Il commence le travail. Chaque pression du stylet est un acte de volonté pure. Il ne gratte pas, il réaligne. Il ne répare pas, il soigne. Les heures s'écoulent, marquées uniquement par la lente progression de la pointe sur la surface rosée. La sueur perle sur son front, mais il ne l'essuie pas, de peur de briser l'angle parfait de son coude. Sa vision se brouille sur les bords, ne laissant qu'une zone de netteté absolue au centre de son champ visuel.

Soudain, le parchemin tressaille. Une onde de choc parcourt la membrane. Eloi sent une succion brutale, comme si le document tentait d'avaler l'outil d'os. Les capillaires d'encre se gonflent, virant au noir profond. Une odeur de fer blanc, plus forte, plus agressive que tout ce qu'il a connu, emplit l'espace de travail. C'est l'odeur d'une hémorragie littéraire.

Il ne recule pas. Au contraire, il appuie davantage. Sa mâchoire se verrouille avec une telle force que ses dents grincent. Il voit la déchirure commencer à se souder, les fibres se tressant entre elles sous l'action du stylet, guidées par sa main qui ne lui appartient déjà plus tout à fait. La chaleur qui émane du document devient presque insupportable, une tiédeur de lymphes qui semble vouloir faire fondre sa propre peau.

Dans l'ombre, Valeran observe. On ne voit que l'éclat de ses verres de lunettes, deux points de lumière froide fixés sur le dos courbé de l'étudiant. Le Conservateur ne respire pas. Il attend. Il sait que le premier contact est le plus dangereux. Le Codex ne se laisse pas apprivoiser facilement ; il exige un tribut, une reconnaissance de dette.

Eloi sent une piqûre vive à l'endroit de sa propre coupure. Le sang qu'il a fait perler ne coule pas vers le sol. Il est attiré par capillarité vers le stylet d'os, puis, de là, vers le parchemin. Le document boit. La faille se referme, lissée, parfaite. La cicatrice sur le vélin est désormais indiscernable de la surface originelle. Le texte a repris sa

course, les caractères se réarrangeant pour combler le vide.

Eloi retire lentement le stylet. Il est épuisé, vidé de sa propre substance thermique. Ses doigts sont engourdis, comme s'ils avaient été plongés dans l'eau glacée d'un torrent volcanique. Il regarde son travail. La perfection est là. Mais le prix est visible : sa propre peau, là où il s'est coupé, semble avoir perdu de son éclat, devenant plus terne, plus sèche, adoptant la texture exacte du document qu'il vient de sauver.

Il lève les yeux. Valeran est maintenant debout juste devant lui, de l'autre côté de l'établi. Le visage du Conservateur est une lame de pierre.

— Vous avez compris, Eloi. On ne restaure pas le passé avec de la colle et du papier. On le nourrit de ce que nous sommes.

Valeran tend une main gantée et effleure la page. Sous son toucher, le parchemin semble soupirer, un bruit de froissement de soie contre du métal. Le Conservateur se penche sur le texte, sa silhouette masquant la lumière scialytique, plongeant Eloi dans une pénombre soudaine où seule l'odeur de la cire rance et du sang séché persiste.

— Le Codex a accepté votre sang. Mais il est affamé. Ce que vous avez fait aujourd'hui n'est qu'une ponction de surface. Demain, il demandera plus. Il demandera de la structure. Des nerfs. De la profondeur.

Eloi baisse les yeux sur ses mains. La minuscule coupure a déjà cicatrisé, mais la marque est là : une ligne d'encre indigo, sous-cutanée, qui remonte le long de sa veine vers le poignet. Ce n'est plus une blessure, c'est une lettrine. Une inscription. Il sent un frisson parcourir ses vertèbres, un craquement sec qui résonne dans sa colonne comme si on ouvrait un livre trop vieux.

Sur l'établi, sous la lumière crue qui revient alors que Valeran s'écarte, le parchemin ne bouge plus. Pourtant, Eloi le voit. Dans les marges, là où il n'y avait que du blanc,

des ombres de capillaires commencent à dessiner de nouveaux réseaux. La page semble respirer, un soulèvement presque imperceptible de la membrane qui déplace l'air chargé de poussière de cuir. Le texte ne repose pas sur le support ; il est incrusté dedans, faisant corps avec la chair tannée.

Eloi serre le stylet d'os dans son poing. La peur est absente, remplacée par une certitude froide et minérale. Il est venu ici pour disparaître dans l'excellence. Il regarde la surface du document, ce vélin rose qui palpite doucement sous la lumière. Il sait désormais que chaque erreur qu'il corrigera sur ces pages sera une partie de lui-même qu'il transférera dans la bibliothèque. Il n'est plus un restaurateur. Il est le donateur.

La lumière verte des lampes semble soudain s'intensifier, saturant la pièce d'une lueur d'aquarium. Dans les couloirs de basalte, au-delà de la porte de plomb, il croit entendre le murmure des milliers de volumes empilés dans les cryptes, un bruissement de milliers de pages de peau qui se tournent en même temps, une respiration collective qui fait vibrer les fondations de l'Institut.

— Allez vous reposer, Eloi, dit Valeran dont la silhouette se dissout déjà dans l'obscurité du corridor. L'hiver sera long. Et le Codex a encore beaucoup de plaies à nous offrir.

Eloi ne répond pas. Il fixe le parchemin. Sous l'éclat chirurgical, la membrane semble soudain pulser avec une vigueur renouvelée. Une goutte de lymphe perle au coin d'une majuscule enluminée, brillante comme une perle de sueur sur un front fiévreux. Il pose sa main à plat sur la table, sentant le froid du chêne pétrifié remonter dans son bras, tandis que son cœur bat au rythme de l'encre qui circule, juste là, sous la surface du texte. Le voyage vers l'immortalité textuelle vient de commencer, et il sent déjà que sa propre humanité n'est qu'un brouillon qu'il lui faudra, page après page, raturer jusqu'à l'effacement total.

Chapitre 2

La Membrane de Saint-Jean

L'encre indigo ne sèche pas ; elle s'abreuve de l'humidité de l'air, un résidu gazeux qui s'engouffre dans les pores ouverts du vélin, produisant un sifflement de suction presque inaudible, une micro-aspiration que seuls les tympanes exercés d'Eloi parviennent à isoler du bourdonnement électrique de la lampe scialytique. Dans le silence pressurisé de l'atelier, chaque mouvement de l'acier sur la surface organique génère une onde de choc. Le grattoir de précision, une lame effilée dont le biseau reflète une lumière crue et déshumanisée, entame sa danse sur la membrane de Saint-Jean. C'est un frottement sec, une plainte de fibre malmenée, un *shhh-shhh* rythmique qui scande la respiration saccadée du restaurateur. Sous la pointe, la couche de poussière séculaire cède, libérant un craquement de croûte calcaire. Ce n'est pas du bois. L'affirmation de Valeran résonne dans l'étroitesse de la pièce, mais Eloi sait que le Conservateur a omis la moitié de la vérité. Ce n'est pas du bois, non, c'est un épiderme qui a oublié de mourir, une peau qui, sous la pression du métal, émet un gémissement de cuir tendu sur une carcasse invisible.

Le grain du manuscrit résiste. Eloi ajuste l'angle de sa main, verrouillant son poignet dans une rigidité de marbre. Ses phalanges blanchissent, les tendons du dos de sa main se dessinent sous la peau fine comme les nerfs d'une reliure de plein cuir. Il perçoit une vibration inhabituelle provenant de la table en chêne pétrifié. Ce n'est pas le tremblement de ses propres muscles, mais un battement sourd, un *boum-boum* lointain et feutré qui semble remonter des entrailles basaltiques de l'Institut de Saint-Flour. Un écho ? Ou bien le cœur même du texte qui s'accélère à mesure qu'il est mis à nu ? Il gratte plus fort. Une écaille de pigment s'enroule et tombe sur l'établi avec le bruit métallique d'une pièce de monnaie sur une dalle. En dessous, la tache n'est pas une simple altération chimique. C'est une arborescence. Un réseau de

capillaires d'un pourpre sombre, presque noir, qui irrigue la membrane. L'encre de la lettrine ne se contente pas de reposer sur le support ; elle plonge des racines de fer et de fiel dans une chair qui tressaille au contact de l'oxygène.

Un claquement de talon sur le sol en tuf. Sec. Militaire. Clémence.

Eloi ne lève pas les yeux. Il identifie le froissement soyeux de son tablier de protection, le glissement de son souffle court derrière lui. L'air est soudain saturé d'une tension acoustique nouvelle, le duel silencieux de deux ambitions confinées.

— Tu perds ton temps à essayer de lisser ce qui veut rester rugueux, Eloi.

La voix de Clémence est une lame émoussée. Elle ne tranche pas, elle scie. Eloi sent une contraction involontaire de son muscle masséter. Il ne répond pas. Le silence qui suit est un vide acoustique que seule la lampe, avec son grésillement de mouche emprisonnée, ose combler. Clémence s'approche, le bruit de ses pas sur la pierre est un martèlement de métronome désaccordé. Elle se penche au-dessus de son épaule. Eloi entend le cliquetis de ses propres instruments qu'elle déplace sur le plateau d'innox avec une désinvolture qui confine à l'insulte. Le choc de l'acier contre le verre d'un godet de solvant produit une note cristalline, brève, qui déchire le calme de la cellule de travail.

— Valeran dit que c'est une membrane de Saint-Jean, murmure-t-elle, et son souffle produit un sifflement humide contre l'oreille d'Eloi. Mais regarde la courbure du grain. C'est du derme humain, Eloi. Du derme de supplicé. Tu ne restaures pas un livre, tu pratiques une autopsie sur un patient qui refuse de se laisser ouvrir.

— La structure est moléculaire, articule Eloi, sa voix sortant de sa gorge comme un gravier que l'on broie. Le texte est la seule forme de vie qui importe. Le reste n'est que du support. De la scorie.

Il saisit une loupe binoculaire. Le mécanisme de réglage émet un cliquetis graisseux. Sous les lentilles, la surface du parchemin se transforme en un paysage géologique de cratères et de failles. Il voit maintenant les pores. Ils ne sont pas bouchés par le temps. Ils sont dilatés. Ils exhalent une vapeur imperceptible, un murmure de gaz issu d'une fermentation lente. Le texte du XIII^e siècle, une suite de minuscules carlines serrées comme des dents, semble flotter sur une mer de lymphe stagnante. À chaque fois qu'il approche son grattoir, les fibres du parchemin se rétractent avec un bruit de succion latente, une déglutition de papier.

— On dit que Frère Marceau a perdu son index gauche en essayant de recoudre le chant III de ce Codex, reprend Clémence. Le livre a sectionné le nerf d'un seul coup net. Comme un scalpel.

Elle rit. Un son sec, sans aucune chaleur, qui ricoche contre les murs de basalte suintants. Le rire meurt brusquement lorsqu'Eloi enfonce la pointe de son outil dans une irrégularité du grain, là où une bulle de gaz semble s'être formée sous l'épithélium du manuscrit. Un sifflement de vapeur s'échappe de l'incision. Une odeur de vieux fer et d'amertume de galle envahit l'espace immédiat, mais Eloi est focalisé sur le son. Le sifflement est modulé, une note aiguë qui décline vers les graves avant de s'éteindre dans un gargouillis poisseux.

— Il rejette ta greffe, observe Clémence. Ton adhésif est trop pauvre. Trop inerte.

Elle pose sa main sur le bras d'Eloi. Le contact est une brûlure de glace. Il sent la force de sa rivale, cette volonté de le voir échouer, de le voir s'effondrer sous le poids de la perfection qu'il s'impose. Il se dégage avec une lenteur mécanique. Le bruit de sa manche de toile rèche contre son propre bras est une déflagration dans ses oreilles surexcitées. Clémence finit par s'éloigner, le martèlement de ses talons s'étouffant progressivement dans la profondeur des couloirs, laissant Eloi seul face à l'insulte que représente cette imperfection sur la page.

L'irrégularité. Une bosse d'un millimètre. Une hernie textuelle. Elle dévie la lumière scialytique, créant une ombre portée minuscule qui gêne la pureté de la calligraphie. Eloi sent un picotement à la base de son crâne, un signal synaptique qu'il connaît trop bien. L'erreur est un bruit blanc dans son cerveau, un parasite qu'il faut éliminer à tout prix. Il reprend le grattoir, mais ses mains sont moites. Le manche glisse imperceptiblement. Pour retrouver de l'adhérence, il frotte ses paumes l'une contre l'autre ; le bruit du frottement évoque le ponçage d'un os.

Il doit vérifier la porosité. Il doit savoir pourquoi la membrane rejette le liant.

Sans quitter des yeux la lettrine indigo qui semble l'observer de son œil de pieuvre, Eloi déplace sa main gauche vers le bord de la table. Il sent le contact de la lame de réserve, un rasoir de précision dont le fil n'a jamais servi. L'acier est froid, d'une température qui semble extraire la chaleur de ses doigts. D'un mouvement sec, dépourvu de toute hésitation, il presse la pulpe de son index sur le tranchant.

Le bruit est celui d'un tissu de soie que l'on déchire. Un *crrrack* discret, suivi d'un silence lourd.

Il ne sent pas la douleur, ou plutôt, il l'intègre comme une donnée technique nécessaire. Il observe la plaie. Elle est parfaite. Une incision rectiligne, nette, dont les berges s'écartent avec une régularité de manuel chirurgical. Une perle de sang, d'un rouge sombre presque identique à celui des capillaires du manuscrit, émerge lentement. Elle grossit, défiant la gravité, avant de devenir une sphère luisante sous la lumière crue.

Eloi approche son doigt de la membrane de Saint-Jean.

Le silence dans l'atelier devient absolu. Même le grésillement de la lampe semble se suspendre. Il dépose la goutte de plasma sur l'irrégularité du parchemin.

Le contact produit un son inattendu. Ce n'est pas le clapotis d'un liquide sur une surface solide. C'est un bruit de succion vorace. Un *shllp* sonore, comme celui d'une bouche affamée qui se referme sur une offrande. La goutte de sang disparaît instantanément, aspirée par les fibres du vélin. Le parchemin boit le fluide avec une avidité biologique. En un éclair, la bosse s'affaisse. Le relief se lisse. La surface devient aussi plane qu'une plaque de verre noir.

Eloi retient son souffle. Il approche son oreille de la page.

Il entend maintenant quelque chose que personne d'autre à l'Institut n'a jamais entendu. Un murmure de satisfaction. Le froissement d'un millier de fibres qui se réalignent, se gorgeant de l'hémoglobine pour cimenter le texte à la chair. Le manuscrit ne rejette pas la restauration ; il exigeait simplement un don de nature identique à la sienne.

Le doigt d'Eloi continue de saigner, mais il ne cherche pas à stopper l'hémorragie. Il regarde la tache pourpre s'étendre sous la surface du vélin, se marier avec l'indigo de la lettrine pour créer une nuance de violet organique, une couleur qui n'existe dans aucun herbier, dans aucune mine. L'encre et le sang fusionnent dans une danse de fluides qui émet un léger sifflement thermique. La page palpite. Elle est désormais chaude sous son toucher.

Il ferme les yeux, écoutant le rythme de son propre cœur se synchroniser avec les pulsations du Codex. Le bruit de la pierre de l'Institut semble s'effacer devant cette symphonie microscopique de cellules qui s'interpénètrent. Il n'est plus un homme dans une pièce ; il est une composante d'un circuit intégré de chair et d'encre.

Le parchemin a bu la goutte de sang d'Eloi avant même qu'il n'ait pu l'essuyer, et dans le vide sonore de la pièce, le restaurateur entend, distinctement, le texte commencer à se réécrire, le frottement de l'encre qui rampe sous l'épithélium, traçant de nouvelles lignes, de nouvelles vérités, des mots qui n'ont plus besoin de plume pour exister, car

ils sont désormais écrits avec le bruit même de sa vie qui s'écoule.

Chapitre 3

L'Accroche Irréversible

Le bruit du vélin qui se déchire est le cri d'un nouveau-né qu'on étouffe. Sous la lame de l'onglette, le « Traité des Émanations » vient de céder. Ce n'est pas une rupture franche, nette comme une coupure de papier industriel ; c'est un déchirement fibreux, un effilochage de tissus vivants qui protestent. Une balafre irrégulière de trois centimètres vient de fendre la sentence centrale du folio 42, emportant avec elle la ponctuation finale, cette virgule de sang qui maintenait l'équilibre du paragraphe.

Le front d'Eloi se glace instantanément. Une onde de choc thermique part de ses doigts, remonte le long de ses avant-bras et vient se loger dans ses vertèbres cervicales, transformant sa moelle épinière en une tige de givre. Le contraste est violent. Dans le cône de lumière projeté par la lampe scialytique, l'air vibre d'une chaleur sèche, une convection invisible qui dessèche les muqueuses. Le métal du réflecteur crépite doucement, dilaté par la résistance électrique qui irradie un jaune de soufre sur le plan de travail. Mais pour Eloi, tout n'est que froid polaire. Ses muscles se tétanisent. La sueur qui perle à la racine de ses cheveux n'est pas le fruit de l'effort, mais une exsudation de panique, une condensation liquide qui refroidit ses tempes.

Il regarde le désastre. La page, cette membrane qui battait encore d'une tiédeur de nouveau-né il y a quelques secondes, semble entrer en hypothermie. Les bords de la déchirure se rétractent, jaunissent, perdent leur souplesse. L'encre ferro-gallique, d'ordinaire si stable, semble s'évaporer aux marges de la plaie, libérant une odeur âcre de métal brûlé.

Eloi consulte sa liste mentale de procédures d'urgence.

1. Stabiliser la température du support.
2. Identifier un greffon compatible.
3. Suturer sans trace de rejet.

Il n'y a plus de peau d'agneau assez fine dans les réserves. Le parchemin de chèvre est trop granuleux, trop chaud de ton. Le vélin de veau-mort-né est épuisé. L'Institut est une glacière de basalte où chaque ressource est comptée, où la matière est plus précieuse que celui qui la façonne. Le Conservateur Valeran ne tolérera aucune approximation. Si la page meurt, Eloi redevient une poussière, un résidu organique sans fonction dans cet écosystème de pierre.

Une bouffée de chaleur fiévreuse lui monte soudain aux joues. Elle n'est pas interne ; elle provient du livre lui-même. Le manuscrit réclame sa part. Le papier palpite, dégageant une radiation infrarouge que les thermorécepteurs du bout des doigts d'Eloi captent avec une précision de sismographe. La déchirure a soif. Elle a besoin d'une matière capable de conduire la vie du texte, d'un conducteur thermique parfait.

Eloi retire sa blouse de lin. Son bras gauche, exposé à l'air de la crypte, se couvre instantanément de chair de poule. Les minuscules muscles horripilateurs se contractent, chaque poil se dressant pour tenter de capturer un peu de la chaleur résiduelle de la pièce. Il observe la face interne de son avant-bras, là où la peau est la plus fine, là où le réseau de capillaires dessine une cartographie bleue sous une surface presque translucide. C'est un parchemin de première qualité. Humain. Vivant.

Il saisit le scalpel à lame n°11. L'acier est d'un froid chirurgical, une morsure de glace qui semble brûler la peau avant même d'entamer le derme. Eloi ne frémit pas. Son perfectionnisme est une anesthésie. Il pose la pointe sur sa peau, juste au-dessus de la veine radiale. La sensation est paradoxale : une ligne de feu liquide qui trace un rectangle parfait de trois centimètres sur un. La douleur n'est qu'un signal thermique, une augmentation brutale de la température locale causée par l'afflux de sang vers la brèche.

Il commence l'excision. Le geste est d'une précision robotique. Il ne s'agit pas de se couper, mais de prélever un feuillet. Il insère la lame parallèlement au fascia, glissant sous l'épiderme pour détacher une lamelle de derme. C'est un travail de taxidermiste sur un sujet conscient. La peau se soulève avec un léger bruit de succion, révélant la couche adipeuse, jaune et luisante comme de la cire d'abeille fondue. La sensation de froid s'intensifie sur la zone à vif, l'évaporation de la lymphe créant un refroidissement endothermique immédiat.

Le lambeau de chair est là, entre ses pinces. Il est chaud. Une chaleur de trente-sept degrés, humide, vibrante. Eloi le dépose sur la déchirure du manuscrit.

Le contact est électrique.

À l'instant où la peau humaine touche le vélin animal, une réaction de conduction thermique s'opère. Le livre semble aspirer la chaleur du greffon. Les fibres du manuscrit, desséchées, s'ouvrent pour accueillir les cellules d'Eloi. Les capillaires sectionnés du derme cherchent désespérément à se brancher sur les réseaux d'encre. Il utilise un lissoir en os de seiche, dont la surface lisse et froide aide à tasser les chairs. Sous la pression de l'outil, le sang résiduel de la lamelle se mélange à la colle de peau de poisson qu'il a étalée au préalable. La réaction chimique dégage une vapeur ténue, une buée qui trouble un instant la lumière de la lampe.

Il ne reste plus qu'à attendre la cicatrisation textuelle.

Eloi observe la fusion. Les bords de la plaie du livre se ramollissent. Le vélin absorbe la greffe, la digère, l'incorpore. La couleur rose de sa peau vire progressivement au crème, adoptant la teinte exacte du support ancien, comme si le temps s'accélérait pour ce morceau de chair, le vieillissant de trois siècles en quelques minutes. La température se stabilise. L'équilibre thermique est atteint. Le livre n'est plus un objet ; il est une extension de son propre système circulatoire.

Des pas résonnent sur le sol de basalte. Le son est sec, des impacts de talons ferrés qui font vibrer l'air froid de la galerie. Valeran entre dans le cercle de lumière. Son visage est une sculpture de tuf, poreuse et grise, dépourvue de toute humanité. Ses yeux ne regardent pas Eloi, ils scannent le plan de travail.

— L'hygrométrie baisse, Eloi, dit Valeran. Sa voix est un râle de parchemin qu'on froisse. Vous transpirez. C'est une erreur de climatisation.

Le Conservateur approche sa main du folio 42. Ses doigts sont longs, terminés par des ongles dont la courbure rappelle les griffes des relieurs médiévaux. Il ne touche pas la page, il la survole, sentant la chaleur qui s'en dégage. Il s'arrête exactement au-dessus de la zone de la greffe. Eloi sent son propre bras le lancer, chaque pulsation cardiaque envoyant un signal de douleur synchronisé avec le scintillement de la lampe. Il cache son avant-bras mutilé dans les replis de sa manche, sentant le sang chaud imbiber le tissu.

— Cette zone... murmure Valeran.

Le Conservateur se penche. Le scialytique accentue les ombres de son visage, transformant ses rides en crevasses géologiques. Il sort une loupe binoculaire de sa poche. Le silence qui suit est une absence de calories, un vide thermique où chaque seconde qui passe semble geler les poumons d'Eloi.

— La tension superficielle est remarquable, continue Valeran. On dirait que les fibres ont muté. Elles ont une... réactivité inhabituelle. On sent une circulation.

Valeran lève les yeux vers son élève. Pour la première fois, il y a quelque chose qui ressemble à de la curiosité dans son regard, une lueur minérale.

— Vous avez utilisé un adhésif à base de collagène autologue ?

— Une... adaptation des méthodes de Jean de Stavelot, répond Eloi, sa voix étranglée par la sécheresse de sa gorge. J'ai cherché une identité de substance.

Valeran esquisse un sourire qui ne mobilise que les muscles autour de ses lèvres, laissant le reste de son visage mort.

— C'est du papier de la plus haute qualité, Eloi. Je n'avais jamais vu un support réagir avec une telle... ferveur. Vous avez compris l'essence de l'Institut. On ne restaure pas la mémoire. On l'incarne.

Valeran fait demi-tour et s'enfonce dans l'obscurité de la nef, emportant avec lui le peu de chaleur que sa présence physique dégageait. Eloi reste seul sous la lampe. L'euphorie commence à poindre, une sensation de brûlure interne, une poussée d'endorphines qui masque la morsure de sa plaie. Il regarde de nouveau la page. La greffe est invisible à l'œil nu. Le texte est sauvé. Mais il sent, au fond de sa chair, que le livre n'est pas rassasié. Il y a maintenant un canal ouvert, une communication thermique permanente entre son corps et le Codex.

Il prend une plume d'oie, la trempe dans l'encre indigo. Il doit réécrire la virgule. Sa main tremble légèrement. Le contact de la pointe sur la greffe de sa propre peau provoque un frisson électrique qui lui parcourt tout le corps. L'encre pénètre dans ses pores, se diffuse dans ses tissus. Il ne dessine pas un signe de ponctuation ; il tatoue sa propre substance pour clore la phrase.

Le travail terminé, il éteint la lampe. L'obscurité et le froid retombent sur l'établi comme une chape de plomb. Il se lève, le bras engourdi, le corps vidé de son énergie thermique, comme si le livre avait pompé ses dernières calories pour achever sa propre régénération. En sortant de la pièce, il frotte la zone douloureuse sous sa manche. La cicatrice sur son bras a exactement la forme de la virgule manquante.

Chapitre 4

Le Miroir de Marceau

Les cryptes sentent la levure moisie et la vieille sueur pétrifiée. Sous les semelles d'Eloi, les dalles de tuf s'effritent en une poussière abrasive qui s'insinue dans les coutures de ses bottes. Chaque pas génère une vibration sourde qui remonte le long de ses tibias, un écho de la masse basaltique qui pèse au-dessus de son crâne. L'air possède une densité de mélasse, une suspension de particules organiques qui adhèrent aux muqueuses de la gorge à chaque inspiration. Le froid n'est plus une température, mais une texture : une morsure granuleuse qui hérissé les pores de sa nuque.

Il descend les marches en spirale, la main gauche effleurant la paroi. La roche est recouverte d'un lichen rugueux, une croûte végétale qui semble pomper la chaleur de sa paume. La pierre suinte. Une pellicule de condensation visqueuse nappe le basalte, créant une résistance poisseuse sous ses doigts. Eloi ne cherche pas à s'équilibrer ; il cherche l'ancrage. Son pouce frotte nerveusement la pulpe de son index, une manœuvre de vérification pour s'assurer que ses propres extrémités n'ont pas encore acquis la consistance du parchemin qu'il a soigné plus haut.

En bas, le couloir s'évase en une série d'alvéoles de stockage. Les ombres s'étirent, épaisses comme du feutre. Ici, le temps s'exprime par l'accumulation de la suie grasse sur les jarres de grès. Eloi avance vers le fond, là où les graisses animales sont entreposées dans des conditions de fermentation contrôlée. L'odeur de fer blanc du sang frais, si présente dans les ateliers de chirurgie textuelle, laisse ici place à un relent de bière rance, un parfum de décomposition sucrée qui émane des fûts de bois pétrifié.

Il s'arrête devant une étagère de chêne dont les fibres ont la rigidité du métal. Il

cherche la lanoline. Ses doigts rencontrent des surfaces variées : le froid lisse d'un flacon de verre, la rugosité terreuse d'un pot en terre cuite, la souplesse inquiétante d'une vessie de porc séchée. Il finit par saisir un pot en étain. Le couvercle résiste. Le métal est oxydé, créant une friction stridente qui irrite les nerfs de ses dents.

Lorsqu'il parvient à l'ouvrir, la substance se révèle. La lanoline est une masse onctueuse, d'un blanc cassé, dont la surface brille d'un éclat huileux sous la faible lueur d'un lumignon de suif. Il y plonge deux doigts. La matière est dense, offrant une résistance élastique avant de céder dans un murmure de succion. La graisse est froide, d'une tiédeur de lymphes qui perle sur une plaie refermée. Il la malaxe entre son pouce et son majeur pour la réchauffer. L'adhérence est immédiate, une pellicule hydrophobe qui lisse les sillons de ses empreintes digitales, transformant sa main en un outil de polissage organique.

— La dose doit être exacte, Eloi. Si la peau boit trop, elle s'étouffe. Si elle ne boit pas assez, elle se brise.

La voix surgit de l'obscurité, sèche comme le craquement d'une reliure séculaire. Eloi ne sursaute pas. Sa mâchoire se verrouille. Il reconnaît la scansion de Frère Marceau.

Dans l'angle de l'alvéole, une silhouette se détache de la paroi, comme si le basalte lui-même avait expulsé une excroissance humaine. Marceau avance. Ses mouvements sont saccadés, limités par une structure osseuse qui semble avoir perdu toute souplesse. Il porte une robe de bure dont le tissu, à force d'avoir été imprégné de cires et de solvants, possède désormais la texture d'un cuir de tannerie, rigide et craquant à chaque flexion.

Marceau tend une main vers la lumière. Ce n'est plus un membre, mais un artefact. Les phalanges sont des moignons de cuir sombre, des protubérances noueuses où la peau a été remplacée par des callosités d'encre noire. Il n'y a plus d'ongles, seulement des plaques de kératine mate qui semblent avoir fusionné avec la chair.

— Vous cherchez à assouplir le Codex, n'est-ce pas ? demande le vieil homme.

— Le mors est trop sec, répond Eloi, sa voix résonnant comme un scalpel sur du marbre. Les fibres du dos sont en tension. Si je ne les nourris pas, le premier cahier va se désolidariser de la couture.

Marceau émet un sifflement de vapeur, un rire qui ne mobilise que ses poumons encombrés.

— Vous parlez du livre comme d'un patient. C'est une erreur de débutant. L'Institut ne restaure pas les livres, Eloi. Il les nourrit. Et la nourriture est une transaction. Rien n'est gratuit dans la biologie du texte.

Le vieil homme fait un pas de plus. L'odeur de levure qui l'entoure devient étouffante, une exhalaison de fermentation intestinale. Il porte ses mains à son torse et, d'un geste lent, écarte les pans de sa bure.

Eloi sent une pression s'exercer contre ses propres côtes, une constriction diaphragmatique. Sous la lampe, le torse de Marceau se révèle. Ce n'est pas une poitrine d'homme. C'est un palimpseste. La peau originelle a disparu, remplacée par une mosaïque de greffes cutanées dont les teintes oscillent entre le rose maladif et le bleu indigo des hématomes profonds. Des colonnes de texte en écriture caroline courent le long de son sternum, les lettres brunes s'enfonçant dans le derme comme des racines. Des lettrines rouges, des majuscules rubriquées, ornent ses pectoraux, dont les contours sont soulignés par des cicatrices de suture en relief, des bourrelets de chair fibreuse qui imitent les nerfs d'une reliure.

— Le traité sur l'Entropie de l'Âme, murmure Marceau. Le parchemin original tombait en poussière. Il n'y avait plus de support. Alors j'ai offert le mien. Chaque mot que vous voyez ici a été encré dans ma lymphe avant d'être scellé par une dorure

à la feuille sur mes tissus nécrosés. Je ne lis pas ce livre, Eloi. Je le ressens. Quand le temps est humide, le chapitre trois me démange. Quand le gel vient, la préface me tire la peau jusqu'au sang.

Eloi fixe la surface du ventre de Marceau. Là, une membrane palpitante semble vibrer au rythme des battements de cœur du vieil homme. Les capillaires d'encre irriguent le texte, donnant aux mots une résonance biologique. La matière littéraire a dévoré l'organique, créant une entité hybride où la pensée ne survit que par le sacrifice de l'épiderme.

Une goutte de sueur froide roule sur la tempe d'Eloi. Sa main, toujours enduite de lanoline huileuse, se crispe. Il sent le glissement de la graisse entre ses doigts, une sensation de perte de contrôle. Son perfectionnisme, son besoin de corriger chaque irrégularité du monde, se heurte à cette vision d'une réalité où l'erreur est acceptée comme une composante de la survie.

— Je ne finirai pas comme une archive, déclare Eloi. Sa voix est un murmure robotique, dépourvu d'oscillation émotionnelle.

— Vous êtes déjà une archive, rétorque Marceau en recouvrant son corps de son vêtement rigide. Regardez vos doigts. Regardez votre poignet. Vous avez déjà commencé à vous auto-rédiger. Vous croyez réparer le Codex, mais c'est lui qui vous recalibre. Il cherche une forme permanente. Et le papier, même le plus beau vélin, finit toujours par se dévorer lui-même. La chair, elle, peut être renouvelée... tant qu'il y a des étudiants pour prendre la relève.

Marceau avance sa main-moignon et saisit le poignet d'Eloi. Le contact est électrique, une adhérence poisseuse qui semble brûler le derme du jeune homme. La peau de Marceau est d'une sécheresse minérale, une texture de tuf volcanique qui gratte la peau fine du poignet d'Eloi. Sous cette poigne, Eloi sent la rigidité cadavérique des os du vieil homme, des leviers de calcaire dépourvus de la moindre élasticité.

— Lâchez-moi, ordonne Eloi.

Ses muscles se tendent. Pour reprendre le contrôle, pour effacer cette souillure tactile, il utilise son ongle de la main droite pour inciser légèrement la peau du dos de sa main gauche. Une petite ligne rouge apparaît, une ponctuation nécessaire, une correction somatique pour rétablir l'équilibre de son système nerveux. La douleur est nette, précise, chirurgicale. Elle dissipe l'influence étouffante de Marceau.

Le vieil homme retire sa main. Un sourire sans dents creuse son visage, une faille dans une paroi de cuir.

— Allez-y. Allez mettre votre graisse sur ce livre. Appliquez-la avec amour. Sentez les fibres se détendre. Mais n'oubliez pas, Eloi : chaque fois que vous lisez une page, c'est votre propre surface que vous affinez. À la fin, il ne restera plus assez d'épaisseur en vous pour contenir un seul battement de cil.

Marceau se recule dans l'ombre, son corps se fondant à nouveau dans les anfractuosités du basalte. Le sifflement de sa respiration s'estompe, remplacé par le murmure de succion des jarres qui semblent respirer dans le noir.

Eloi reste seul dans l'alvéole. Il regarde le pot de lanoline. La graisse brille, innocente, onctueuse. Il en reprend une noix, la fait rouler contre sa plaie fraîche sur le dos de la main. La substance pénètre la déchirure, mélangeant sa texture huileuse au sel du sang. Il ne ressent pas de répulsion, seulement une détermination froide, une volonté d'acier. Il ne sera pas une ruine comme Marceau. Il sera la perfection même, l'œuvre impérissable, le volume dont la reliure ne connaîtra jamais la défaillance des tissus humains.

Il remonte les escaliers. Le lichen sur les parois lui semble maintenant plus doux, presque soyeux, comme si ses sens s'étaient ajustés à la biologie de la pierre. Arrivé à

la porte de l'atelier, il s'arrête. Il regarde ses mains à la lueur des lampes scialytiques qui filtrent par l'entrebâillement.

Marceau n'a plus de peau sur les phalanges, seulement des callosités d'encre noire. Eloi frotte ses propres doigts. Ils sont lisses. Trop lisses. La lanoline a disparu, absorbée non pas par l'air, mais par ses pores. Il sent la graisse circuler dans ses veines, une onctuosité qui lubrifie ses articulations, une préparation silencieuse pour la Suture Finale. Il pousse la porte. L'odeur du Codex l'attend, une faim de papier qui ne demande qu'à être apaisée par sa main de restaurateur. Sa main de papier. Sa main d'encre. Sa main de destin.

Chapitre 5

L'Infection Littéraire

Une luminescence de bile filtrée par du verre dépoli inonde l'établi. Sous la cloche des lampes scialytiques, le Codex ne repose pas : il fermente. La lueur verte n'est pas un reflet, mais une exsudation chromatique émanant des fibres elles-mêmes. Au centre du folio quarante-deux, une tache d'un émeraude vénéneux s'étend, dévorant les caractères gothiques. L'encre noire, d'ordinaire si stable, se recroqueville. Elle s'écaille en minuscules croûtes de jais avant de sombrer dans les profondeurs de la membrane. C'est une nécrose du sens. Les verbes se vident de leur substance, ne laissant que des silhouettes blanchâtres, des cicatrices de ponctuation sur un derme de cellulose qui s'amincit.

Eloi incline son buste. Ses yeux brûlent. Ses paupières, bordées d'une lisière de rouge inflammatoire, ne battent plus. À travers le binoculaire, la surface du manuscrit ressemble à un champ de bataille topographique. Les fibres du papier de chiffon s'entrelacent comme des muscles atrophiés. Il voit les capillaires d'encre éclater, libérant des pigments qui diffusent en halos jaunâtres. Ce n'est pas une simple dégradation chimique. C'est une faim. Le livre se digère lui-même pour nourrir cette fluorescence maligne qui palpite au rythme de sa propre respiration courte.

Il saisit son scalpel à manche d'ébène. La lame est un éclat de givre sous la lumière crue. Ses doigts, dont la pulpe est devenue d'une pâleur de craie, ne tremblent pas. Il doit exciser la corruption. Il incise le bord de la tache verte. Le papier ne déchire pas ; il cède avec un gémissement de fibre organique, une résistance élastique qui rappelle la peau d'un fruit trop mûr. Une goutte de lymphe translucide perle à la commissure de la coupure. Eloi la recueille avec une spatule d'ivoire. La substance est collante, d'une adhérence poisseuse qui laisse des fils argentés entre l'outil et la page.

La porte de l'atelier pivote sans un bruit sur ses gonds de bronze. L'ombre de Valeran s'allonge sur le sol en dalles de basalte, une silhouette filiforme qui semble découpée dans du papier de deuil. Le Conservateur s'approche. Ses pas ne produisent aucun impact sonore, comme s'il glissait sur un tapis de poussière séculaire. Il s'arrête à la limite du cercle de lumière verte. Son visage reste dans la pénombre, mais ses yeux capturent l'éclat maladif du Codex, transformant ses pupilles en deux fentes de jade froid.

— La progression est plus rapide que prévu, murmure Valeran. Les syntagmes se délient. Si l'infection atteint le colophon, l'âme du texte s'évaporerait.

Sa voix a la texture d'un parchemin que l'on froisse lentement dans une pièce humide. Il pose une main sur l'épaule d'Eloi. Ses doigts sont longs, noueux, dépourvus de toute chaleur humaine. À travers sa blouse de lin brut, Eloi sent la pression de ces griffes de bois mort.

— Vous êtes le seul à posséder la finesse de trait nécessaire pour la suture finale, Eloi. Clémence n'a qu'une main d'artisan. Vous, vous avez la main du sacrifice. Regardez cette ponctuation qui s'efface. On dirait des points de suture qui lâchent sur un ventre ouvert.

Valeran se penche davantage. Son haleine, chargée d'un relent acide de vinaigre de mordançage, frappe la joue d'Eloi.

— Le Codex ne demande pas à être réparé. Il demande à être complété. Il a faim de matière neuve. De matière vivante. La Suture Finale ne se fera pas avec du fil de soie, mais avec la continuité de votre propre système nerveux. Comprenez-vous l'exigence de cette œuvre ?

Eloi ne répond pas. Il regarde la tache verte. Elle semble avoir gagné un millimètre de

rayon depuis l'entrée du Conservateur. Une obsession géométrique s'empare de lui. Il doit rétablir la symétrie. Il doit combler le vide. Son perfectionnisme, d'ordinaire une armature mentale, devient une lame de fond qui submerge sa raison. Il voit les "erreurs" du monde — la poussière qui danse dans le rayon lumineux, l'irrégularité du grain de sa propre peau, l'asymétrie des narines de Valeran — et tout cela lui hurle son imperfection. Seul le livre, dans sa souffrance chromatique, possède une forme de vérité pure.

Valeran se retire. Son absence laisse un vide glacial dans l'air saturé d'effluves de colle de poisson.

Quelques minutes plus tard, Clémence entre. Elle ne possède pas la discrétion spectrale du Conservateur. Ses bottes de cuir épais martèlent le basalte avec une régularité de métronome. Elle apporte un plateau d'étain chargé d'un bol de bouillon de bœuf et d'une miche de pain gris. Elle s'arrête, frappée par l'atmosphère de l'alvéole. Ses yeux s'écarquillent devant la luminescence verte qui baigne le visage d'Eloi, lui donnant l'apparence d'un noyé repêché dans une eau stagnante.

— Eloi, arrête. Regarde-toi.

Elle dépose le plateau sur un guéridon encombré de grattoirs et de pierres ponceuses. Elle s'approche, sa silhouette massive brisant le faisceau des lampes. Elle est le monde extérieur : l'odeur de la pluie sur la laine, le rouge naturel des joues battues par le vent, la solidité du muscle. Pour Eloi, elle est une agression sensorielle, un volume de viande trop bruyant dans sa cathédrale de silence minéral.

— Tes mains, Eloi. Tes ongles deviennent bleus. C'est l'encre ? Ou c'est tes veines qui lâchent ?

Elle tente de lui prendre le poignet. Eloi se dérobe d'un mouvement brusque, le scalpel toujours serré entre le pouce et l'index. Ses muscles se verrouillent. La peau

de ses mains est si tendue qu'elle semble transparente, révélant un réseau de capillaires qui ne sont plus rouges, mais d'un indigo profond, presque noir.

— Ne touche pas à la surface, articule-t-il. Sa voix est un sifflement sec. La contamination est volatile.

— La contamination, c'est ce vieux fou qui te l'insuffle ! s'emporte Clémence. Elle désigne du menton la direction prise par Valeran. Il te transforme en extension de sa bibliothèque. Marceau a perdu ses doigts, Eloi. Il est devenu un cul-de-lampe humain. Tu veux finir en reliure de luxe ? Viens. On part. On quitte Saint-Flour. Dehors, il y a de la neige, de la vraie neige qui ne sent pas la poussière de corne.

Eloi regarde Clémence. Il voit la sueur perler sur son front, la texture huileuse de son épiderme, la vitalité désordonnée de ses mèches de cheveux. Tout en elle est une erreur de typographie. Elle est un brouillon. Le Codex, lui, est une version définitive.

— Tu ne vois pas la géométrie, répond Eloi avec une douceur terrifiante. Le texte est en train de se réécrire. Il a besoin d'un ancrage. Si je pars, les mots s'envoleront et le monde perdra sa grammaire.

Il se détourne d'elle, signifiant sa fin de non-recevoir. Clémence reste un instant immobile, les poings serrés. Elle regarde le bouillon qui refroidit, une pellicule de graisse figeant déjà la surface du liquide en des motifs marbrés. Elle voit le profil d'Eloi : son nez est devenu plus aquilin, sa peau s'est rétractée sur ses pommettes, lui donnant l'aspect d'un crâne recouvert de parchemin de premier choix. Elle sort sans un mot, mais le claquement de la porte résonne comme une sentence.

La nuit s'installe, une chape de bitume pesant sur les montagnes volcaniques entourant l'Institut. Dans l'atelier, le temps ne s'écoule plus de manière linéaire ; il se stratifie. Eloi travaille à la lueur des lampes dont le gaz siffle imperceptiblement. Il prépare la "greffe".

Il ne s'agit plus de simple restauration. Il utilise un mélange de gomme ammoniacque et de fiel de bœuf pour stabiliser les bords de la nécrose. Chaque fois qu'il applique le pinceau de poils de martre, il ressent une décharge le long de son bras, une vibration sympathique qui remonte jusqu'à ses cervicales. La douleur est une pointe sèche qui grave des sillons de feu dans ses muscles, mais il l'accueille comme une preuve de sa réussite. Il est en train de devenir le pont, le vecteur.

Vers trois heures du matin, la lueur verte atteint son paroxysme. Les fibres du Codex s'écartent, révélant la structure interne de l'ais de bois de chêne sous-jacent. Le bois est pétrifié, noir comme de l'obsidienne. Eloi prend une aiguille d'argent et un fil de lin qu'il a trempé dans un bain de sulfates métalliques.

Il commence la suture.

Le premier point est le plus difficile. L'aiguille doit traverser la membrane du manuscrit sans la déchirer. Il enfonce la pointe. Un craquement sec, semblable à celui d'une vertèbre qui se brise, déchire le silence de la pièce. Eloi ne bronche pas. Il tire le fil. La résistance est énorme. On dirait qu'il coud à travers de la corne vive.

Il sent alors une morsure au creux de son propre estomac. Une sensation de vide, comme si une partie de sa chair était aspirée par l'aiguille. Il continue. Deuxième point. Troisième point. À chaque passage du fil, la tache verte diminue d'intensité, aspirée par le lien physique qu'il est en train de créer. Mais en contrepartie, la pâleur d'Eloi s'accroît. Ses mains deviennent d'un blanc spectral, les jointures saillantes comme des perles de calcaire sous une peau de cire.

Il se penche au-dessus de la page, sa vision se troublant. Les caractères latins commencent à danser devant ses yeux. Ils ne sont plus des signes abstraits. Ils sont des créatures. Les "S" s'étirent comme des colubridés, les "O" sont des bouches béantes qui aspirent l'air ambiant. L'odeur de la pièce change. Ce n'est plus l'humidité

du basalte ou la poussière de cuir. C'est un parfum lourd de fermentation, une amertume de noix de galle mêlée à la tiédeur d'un corps en pleine décomposition.

Eloi sent une chaleur fiévreuse envahir son thorax. Ses poumons semblent s'alvéoler, se transformer en une multitude de petits casiers de bibliothèque où l'on rangerait des parchemins humides. Sa respiration devient difficile, ponctuée par un cliquetis sec au fond de sa gorge, le bruit de pages que l'on tourne trop vite.

Il termine le dernier point. Le nœud final est une œuvre d'art : minuscule, invisible, fusionnant avec le grain du papier. La tache verte a disparu. Le Codex est redevenu d'un ivoire immaculé, les lettres noires d'une netteté surnaturelle, comme si elles venaient d'être gravées dans le métal. Le manuscrit brille maintenant d'une santé insolente, sa surface étant devenue d'une souplesse élastique, presque charnelle.

Eloi lâche l'aiguille. Elle tombe sur le sol de pierre avec un tintement de cristal. Il tente de se lever, mais ses jambes sont des piliers de tuf, lourdes et fragiles à la fois. Sa tête bascule en arrière. Le plafond de l'atelier, avec ses voûtes de pierre sombre, semble s'effondrer sur lui.

Il porte sa main à sa bouche pour étouffer un spasme. Une quinte de toux le secoue, violente, arrachant des lambeaux de son intérieur. Ce n'est pas une douleur de poitrine ordinaire. C'est le sentiment d'une abrasion interne, comme si on frottait ses bronches avec du papier de verre.

Il retire son mouchoir de devant ses lèvres.

À la lueur crue des lampes scialytiques, il contemple le résultat. Sur le tissu de coton blanc, il n'y a pas de sang rouge. Il n'y a pas de lymphes. Il y a une large tache d'un brun profond, virant au noir sur les bords. C'est une flaque d'encre sépia, épaisse, odorante, parfaitement opaque.

Eloi sourit. Le sourire est une fêlure dans son visage de porcelaine mate. Il n'a plus peur. Il n'est plus en colère. Il regarde l'encre sur le mouchoir et il y voit la plus belle lettrine jamais tracée. Il est en train de se vider de son humanité biologique pour se remplir de la seule substance qui compte. Il est en train de devenir le texte.

Le Codex, sur l'établi, semble l'observer de sa masse imposante. Ses nerfs de reliure sont tendus, ses ais de bois sont fermes. Il a survécu à l'infection. Il a trouvé son donneur. Eloi ferme les yeux, et dans l'obscurité de ses paupières, il voit des milliers de lignes de texte défiler, une bibliothèque infinie dont il est désormais l'encre, le papier et le souffle agonisant. Une dernière goutte de sépia perle au coin de sa lèvre et vient s'écraser sur le basalte froid, là où elle ne sèchera jamais tout à fait.

Chapitre 6

L'Écorché Vif

Le scalpel glisse sur la peau avec une facilité de plume sur du velours. Sous l'acier, l'épiderme ne proteste pas ; il se dédouble, s'offre, libérant une lèvre vermeille qui ne tarde pas à pleurer un liquide trop sombre pour être uniquement organique. Une vapeur d'ammoniac et de fer rouillé monte aussitôt des chairs ouvertes, saturant l'espace restreint entre le buste d'Eloi et l'établi en chêne pétrifié. L'air de l'atelier est une stratification d'effluves : la morsure acide du vinaigre servant au mordantage des pigments, le relent de graisse de mouton rance qui imprègne les vieux outils de reliure, et cette note de fond, obsédante, de térébenthine qui dessèche les sinus.

Eloi ne cille pas. Son regard est une optique de précision fixée sur la fiole de cristal où le liquide s'accumule goutte à goutte. Chaque pulsation de son poignet envoie une nouvelle décharge de cette odeur de cuivre chaud, une exhalaison de fonderie miniature qui se mêle à la puanteur de la gomme ammoniacale posée sur le réchaud. La consistance est parfaite. Ce n'est plus du sang, c'est un liant. Une substance hybride, dotée d'une viscosité qui ferait pâlir les maîtres enlumineurs du siècle passé.

Dans l'ombre portée des voûtes de basalte, Valeran observe. Il ne bouge pas, mais sa présence dégage une émanation de poussière de marbre et de vieux tabac froid, une odeur de bibliothèque oubliée sous une chape de plomb. Le Conservateur fait un pas en avant, et le balancement de sa robe de laine noire déplace un air chargé de naphthaline et de décomposition sèche.

— L'opacité est satisfaisante, Eloi, articule Valeran d'une voix qui semble broyer du gravier fin. Le cinabre exige un sacrifice de densité. Sans cette charge protéique, le rouge ne sera qu'une griffure sur le vélin. Il doit être une blessure.

Eloi s'essuie le front du revers de la main gauche. Sa peau est imprégnée d'un parfum de savon noir et de sueur aigre, une odeur de travailleur de force dissimulée sous l'apparence d'un clerc. Il ne sent pas la douleur, seulement une sorte de désaxement structurel, une erreur de nivellement dans sa propre charpente qu'il vient de corriger par cette incision. Il prend un pinceau de martre, dont les poils dégagent une légère odeur de bête sauvage mouillée, et trempe la pointe dans le mélange.

La pointe de l'outil effleure le bord de l'enluminure malade. À l'instant où le liquide touche la surface du manuscrit, une odeur de soufre brûlé se dégage, signe de la réaction chimique entre le pigment minéral et la lymphe chargée d'encre. Le Codex semble aspirer la substance. Un léger sifflement, presque inaudible, accompagne la succion. La page, une membrane palpitante striée de réseaux capillaires, se colore d'un pourpre d'une profondeur abyssale, un rouge qui semble posséder sa propre température.

La porte de l'atelier pivote sur ses gonds de fer, libérant une bouffée d'air extérieur : une odeur de terre gelée, de résine de pin et de linge propre. C'est Clémence. Elle apporte avec elle la puanteur insupportable de la vie saine, une effluve de verger et de vent qui agresse les narines d'Eloi, habituées au confinement des solvants et de la décomposition textuelle.

Elle s'arrête net. Son nez se fronce, ses narines palpitent. Elle perçoit l'odeur du carnage technique : le mélange de l'hémoglobine et de la gomme-laque. Ses yeux descendent vers l'avant-bras d'Eloi, où la plaie béante exhale des vapeurs de musc et de fer blanc.

— Tu te vides, murmure-t-elle. L'air est saturé de toi, Eloi. C'est écœurant. Ça sent la boucherie et l'encrier.

Elle s'approche de l'établi. Elle dégage une fragrance de lavande séchée, un

anachronisme dans cet antre de basalte et de suies grasses. Eloi ne lève pas les yeux. Pour lui, Clémence n'est qu'un volume mal relié, une distraction olfactive qui perturbe la pureté des émanations de son travail.

— La restauration exige un mordançage, répond-il sans que ses lèvres ne semblent bouger. Le pigment ne tient pas sur un support inerte. Il lui faut une âme biologique pour catalyser la fixation.

Valeran se rapproche de Clémence, sa silhouette immense masquant la lumière des lampes scialytiques. L'odeur du Conservateur change, devenant plus âcre, une effluve de formol et de cuir de Russie qui semble vouloir étouffer la lavande de la jeune femme.

— Regardez bien, Clémence, dit Valeran. Vous voyez un étudiant qui s'auto-mutile. Je vois un scribe qui s'auto-édite. Le manuscrit n'accepte plus les greffes de parchemins morts. Il réclame de la fibre vivante, de la protéine informée. Eloi est en train de devenir la note de bas de page la plus précieuse de cette institution.

Clémence recule, heurtant un buffet où sont entreposés des flacons d'alun et de fiel de bœuf. Une fiole se renverse, libérant une puanteur de bile et d'amertume qui envahit la pièce. L'odeur est si forte qu'elle semble coller aux parois de la gorge d'Eloi. C'est le signal. Elle ne peut pas le laisser se dissoudre dans cette soupe de pigments et de sécrétions.

Elle tend la main vers le pot de solvant, une préparation à base d'essence de térébenthine et d'alcool sulfurique dont l'odeur de mort chimique est capable de dévorer n'importe quel pigment en quelques secondes. Sa main tremble, mais son geste est précis. Elle veut noyer le Codex, effacer le travail pour sauver l'artisan.

Eloi le sent avant de le voir. L'odeur du solvant s'intensifie, une agression volatile qui lui pique les yeux. Il pivote, son scalpel toujours en main, la lame encore enduite de

son propre liant écarlate.

— Si tu verses cela, Clémence, l'odeur de ta propre chair brûlée sera la dernière chose que tes narines enregistreront, dit-il d'une voix dénuée de toute émotion, une modulation clinique qui semble sortir d'un automate de cuivre.

Le face-à-face est une collision d'odeurs : la lavande paniquée contre le soufre déterminé. Clémence hésite. Elle regarde Eloi, mais elle ne voit plus l'homme avec qui elle partageait des repas au réfectoire. Elle voit une surface à traiter, une texture qui s'est durcie, un grain de peau qui a pris la consistance d'un vélin de haute époque, imprégné d'encres anciennes et de cires de protection.

— Tu sens la mort, Eloi, souffle-t-elle dans un sanglot qui exhale une odeur de sel et d'humidité chaude. Tu ne sens plus l'homme. Tu sens la colle de peau de lapin et le vieux bois.

— Je sens la permanence, corrige-t-il.

Il se détourne d'elle avec un mépris mécanique. Il reprend son pinceau. Le Codex émet une odeur de cuir mouillé, une effluve de bête qui s'ébroue. La page qu'il vient de traiter se soulève légèrement, comme une poitrine qui prend une inspiration profonde. L'air dans l'atelier devient brusquement plus dense, chargé d'une émanation d'ozone et de vieux papier jauni, comme si des siècles d'histoire s'évaporaient soudainement des fibres du livre.

Clémence lâche la fiole de solvant. Elle ne tombe pas sur le manuscrit, mais sur le sol de basalte, se brisant dans un fracas de verre et libérant une flaque fumante qui dégage une odeur de brûlé chimique. Elle s'enfuit, ses pas résonnant sur la pierre, laissant derrière elle un sillage de lavande qui s'étirole et disparaît, dévoré par la puanteur dominante de la restauration sacrée.

Valeran s'approche d'Eloi. Il pose une main gantée de cuir fin sur l'épaule du jeune homme. L'odeur du cuir du gant — une senteur de tanin de chêne et de graisses animales — se mêle à l'odeur de la plaie d'Eloi. Le Conservateur se penche, ses narines frémissant au-dessus de l'incision du bras. Il inspire profondément, une aspiration longue, presque sensuelle, comme s'il humait le bouquet d'un vin millénaire.

Le silence qui suit est troublé par le crépitement d'une lampe scialytique dont l'ampoule exhale une odeur de quartz chauffé à blanc. Eloi sent le regard de Valeran peser sur sa nuque, un poids froid comme le basalte. Il continue de tracer sa ligne de cinabre, sa main d'une stabilité inhumaine, alors que l'odeur de sa propre encre-sang commence à coaguler, libérant une fragrance de réglisse et de vieille suie.

Le manuscrit absorbe la dernière goutte. La plaie sur le bras d'Eloi ne saigne plus ; elle commence à se boursoufler, les bords de la peau se durcissant pour former une sorte de relief, une lettrine charnue qui semble vouloir épeler un mot oublié. L'odeur de la chair qui cicatrise est étrange : elle ne sent pas la putréfaction, mais l'huile de lin et la cire de carnauba.

Valeran retire sa main. Un sourire invisible semble flotter dans l'obscurité de sa barbe rase, qui sent le camphre et le vieux velours. Il se penche à l'oreille d'Eloi, dont la peau est désormais d'une blancheur de craie, striée de veines d'un bleu indigo qui ressemblent à des annotations marginales.

L'air est immobile. L'odeur de l'encre sépia qu'Eloi a recrachée plus tôt s'est maintenant cristallisée sur le sol, dégageant une effluve de bitume et de mer morte. Tout dans cette pièce — l'homme, le livre, la pierre — converge vers une identité olfactive unique, une odeur de bibliothèque éternelle où le temps n'est plus une durée, mais une sédimentation de matières organiques et minérales.

Eloi regarde son bras. La cicatrice n'est pas une déformation. C'est une correction.

Elle est d'une netteté parfaite, une ligne de texte gravée dans le vivant pour compenser la fragilité de la mémoire. Il ne se sent pas mutilé. Il se sent édité, purgé de ses scories humaines, prêt à être relié dans le grand œuvre de l'Institut.

Valeran hume une dernière fois l'air chargé de particules de peau et de poussière de pigment, un mélange qui ressemble à l'odeur d'un encensoir froid dans une cathédrale de scories. Il murmure, sa voix étant le dernier froissement de papier dans le silence de basalte :

— Vous avez un grain de peau d'une érudition rare, Eloi.

Chapitre 7

La Trahison de la Chair

Chaque frisson qui parcourt l'échine d'Eloi fait bruissier les pages dans la pièce voisine. Le son est sec, une salve de craquements de genêts brisés sous le givre, répercutée par les parois de tuf de l'atelier de restauration. Eloi ne bouge pas. Son dos est une antenne. Il capte la vibration des fibres du Codex de Saint-Flour, une rumeur organique qui s'élève de la table de chêne, à travers le corridor, pour venir s'échouer contre sa propre peau. Ce n'est pas un murmure de papier, c'est le cliquetis d'une valve cardiaque mal huilée, un battement irrégulier qui trahit une asymétrie dans la chair du texte.

L'air de la pièce claque sous l'effet d'une décharge statique. Eloi incline la tête. Le sifflement vient de la gauche, là où Clémence s'acharne sur le troisième cahier. Le bruit est mauvais. C'est le son d'un scalpel qui n'incise pas, mais qui gratte, un crissement de craie sur de l'ardoise qui lui vrille les tympanes. Il perçoit le rythme de son souffle à elle, une respiration saccadée, trop humide, qui détonne avec la sécheresse monacale du lieu. Chaque inspiration de Clémence semble pomper l'oxygène nécessaire au manuscrit, créant une zone de dépression acoustique où les mots s'étouffent.

Il se lève. Ses articulations émettent une série de détonations sourdes, semblables à des tirs lointains dans la brume du Massif Central. Il franchit le seuil. L'odeur d'ammoniaque et de graisse de mouton rance flotte dans le couloir, mais c'est le son qui le guide, une plainte de plus en plus distincte, un râle de fibre végétale en souffrance.

Sur l'établi, le Codex gît ouvert, une plaie béante de cinq cents pages. La greffe que

Clémence a tentée — un fragment de vélin de chevreau de qualité pourtant supérieure — est en train de se révolter. Eloi l'entend avant de le voir. Un bruit de succion poisseuse, comme un pied se dégageant de la boue, s'élève de la zone de suture. Les fibres du manuscrit rejettent le corps étranger. Le vélin de chevreau se soulève, ses bords s'enroulant sur eux-mêmes avec un claquement de parchemin brûlé, émettant une fréquence stridente que seul un oreille exercée peut identifier comme un cri de rejet immunitaire.

Clémence a les mains qui tremblent. Le cliquetis des pinces de précision contre le plateau de verre est un aveu de défaite. Elle tente de rabattre le lambeau avec un brunissoir en agate, mais le contact produit un son métallique et creux, une note dissonante qui confirme l'absence d'adhérence moléculaire. Le Codex refuse l'imposture. Il refuse la matière morte, l'organique sans âme, le support sans histoire.

— Le grain ne mord pas, murmure Clémence. Sa voix est un froissement de soie usée, instable. J'ai respecté le mordantage, j'ai équilibré le pH des colles de poisson, mais ça... ça hurle sous mes doigts.

Eloi s'approche. Il ne regarde pas le visage de sa rivale. Il observe la zone de combat. Les fibres du manuscrit, au niveau de la déchirure centrale, vibrent à une fréquence si haute qu'elles deviennent floues. C'est un sifflement de vapeur s'échappant d'une fissure rocheuse. La matière littéraire exige une consubstantialité que Clémence, dans son pragmatisme de technicienne, ne peut concevoir. Elle voit un objet à réparer ; Eloi voit un corps à réanimer.

Le Conservateur Valeran apparaît dans l'encadrement de la porte. Ses pas ne produisent aucun son sur les dalles de basalte, mais sa présence modifie l'acoustique de la pièce, absorbant les échos, rendant l'ambiance subitement sourde, comme si les murs s'étaient couverts de feutre. Le silence qui l'entoure est une arme, une chape de plomb qui écrase le petit crissement de la greffe mourante.

— Une erreur de syntaxe biologique, dit Valeran. Sa voix est un roulement de galets dans le lit d'une rivière souterraine. Mademoiselle Clémence, vous avez introduit un adjectif inutile dans une phrase qui exigeait un verbe d'action. Ce manuscrit ne cherche pas une prothèse. Il cherche un complément d'objet direct.

Valeran se penche. Le bruit de sa respiration est un souffle de forge froide. Il désigne du doigt la zone où la peau de chevreau se nécrose déjà sous l'effet de l'incompatibilité.

— Eloi, qu'entendez-vous ?

Eloi ferme les yeux. Il se concentre sur le flux sonore qui émane de la déchirure. Il n'y a pas qu'un seul son, mais une polyphonie de désastres. Il y a le claquement des capillaires d'encre qui se rompent, le bruissement de l'amidon qui se cristallise, et surtout, ce bourdonnement de basse fréquence qui semble provenir du centre de la terre, une vibration volcanique qui réclame un sacrifice de même nature.

— Le texte a soif, répond Eloi. Sa propre voix est monocorde, calibrée sur le métronome d'une horloge de précision. Il ne veut pas de la bête. Il veut de l'homme. Il veut du sens qui a coulé.

Le Conservateur esquisse un geste de la main, un mouvement lent qui produit un sifflement d'air entre ses doigts.

— Clémence, quittez l'établi. Vous avez échoué à comprendre la métrique du vivant. Eloi, vous savez ce qu'il reste à faire. Le Codex ne cicatrisera pas avec de la charcuterie de laboratoire. Il a besoin d'une rime interne.

Eloi sent une pulsation dans ses propres tempes, un battement de tambour qui s'accorde instantanément avec le rôle du livre. Il recule vers son sanctuaire personnel, une cellule de pierre isolée par de lourdes tentures de laine qui étouffent tous les

bruits de l'Institut. Derrière lui, il entend le bruit de Clémence qui ramasse ses outils, un cliquetis de métal humilié, et le soupir de déception de Valeran qui ressemble au glissement d'un linceul sur le sol.

Dans sa cellule, le silence est une matière physique. Eloi s'assoit sur le tabouret de bois pétrifié. Le grincement du meuble est un signal de départ. Il retire son pantalon de toile brute, révélant la pâleur de ses cuisses sous la lumière scialytique qui tombe du plafond. L'ampoule émet un grésillement électrique constant, une note de tête acide qui l'aide à se concentrer.

Il saisit son dermographe, une machine artisanale dont le moteur miniature ronronne comme un insecte piégé dans une boîte de fer blanc. Le son est régulier, hypnotique. Eloi ne ressent pas d'appréhension. Il ressent le besoin de corriger une coquille dans le monde. Il plonge l'aiguille dans le godet de pigment noir, un mélange de noir de fumée et de son propre sérum. Le bruit de l'aspiration du liquide est un petit "slurp" organique.

Il pose la pointe sur la peau de sa cuisse gauche. Le premier contact est un picotement sonore, une percussion microscopique contre l'épiderme. *Tchak-tchak-tchak-tchak*. L'aiguille pénètre la chair à une cadence de cent impacts par seconde. Le bruit change selon la résistance du tissu : mat sur le muscle, plus clair lorsqu'il survole l'os. Eloi commence à tracer des lignes de texte en latin carolingien, des segments de phrases manquants du chapitre huit du Codex.

Il ne s'agit pas d'un tatouage décoratif. C'est une culture in vivo. Il ensemence sa propre chair de la grammaire du manuscrit. Chaque lettre gravée produit un son de déchirement minuscule, une série de micro-explosions cutanées qui libèrent une lymphe rosâtre. Eloi observe la formation des caractères. Ils ne sont pas inertes. Ils se gonflent, s'irriguent. Le bourdonnement du dermographe semble s'amplifier, résonnant à l'intérieur de son fémur, transformant sa jambe en une caisse de résonance.

L'air de la cellule se sature d'une odeur de fer frais et de derme chauffé par la friction, mais c'est l'acoustique de sa propre douleur qui le fascine. La douleur n'est pas un cri, c'est une note tenue, une vibration cristalline qui aligne ses molécules sur celles du Codex. Il écrit : **“In principio erat verbum, et verbum caro factum est”**. Le mot **caro** — la chair — provoque une contraction involontaire de son quadriceps, un claquement de fibre musculaire qui ponctue la phrase comme un point final.

Il s'arrête un instant pour essuyer l'excès de sang avec un tampon de coton. Le bruit du frottement du coton sur la plaie est un chuintement de papier de verre fin. La peau est maintenant une page. Elle a la texture d'un parchemin de luxe, mais un parchemin qui palpète, qui émet un murmure de ruisseau souterrain. Eloi penche la tête, écoutant le texte "pousser" dans sa jambe. Il entend les connexions nerveuses se réorganiser autour des lettrines, les capillaires se tresser en volutes autour des majuscules.

Sa perception du monde bascule. Le bruit de la pluie qui commence à marteler les vitres de l'Institut ne ressemble plus à de l'eau, mais à un déversement de caractères mobiles sur un sol de plomb. Le vent dans les cheminées de basalte est un souffle de lecteur tournant des pages à une vitesse folle. Tout devient lisible. Tout est scriptural.

Il reprend son travail. L'aiguille chante maintenant une mélodie plus complexe. Il s'attaque à la cuisse droite. Il doit préparer les annotations marginales, les commentaires en bas de page qui stabiliseront la structure du texte principal lors de la suture finale. Le bruit de l'aiguille devient plus agressif, une série de staccatos qui déchirent le silence de la cellule. Eloi est en transe. Chaque impact de métal dans sa chair est une correction apportée à l'univers. Il ne se voit plus comme un homme qui se mutile, mais comme un copiste qui s'amende, qui s'édite, qui se purge de son inutilité biologique.

À travers la porte, il perçoit un nouveau son. Un frottement de robe de bure, un pas lourd et traînant. Frère Marceau. Le vieil homme s'arrête devant la cellule. Son

souffle est un sifflement de soufflet percé. Eloi n'interrompt pas son geste. Il entend Marceau poser sa main contre le bois de la porte, un bruit sec de phalanges manquantes — le son du bois contre le bois. C'est un avertissement sans parole, une percussion de bois mort qui rappelle à Eloi ce qu'il deviendra bientôt : une ressource, un stock de pièces détachées pour la bibliothèque.

— Ça chante, n'est-ce pas ? murmure Marceau à travers la paroi.

Sa voix est un craquement de parchemin trop sec, une voix qui a perdu toute humidité humaine.

— Ça résonne, répond Eloi sans s'arrêter. Le rythme est parfait. La peau accepte le verbe.

— Le livre vous dévorera par l'oreille, Eloi. Il commence par le son, puis il prend le reste. J'entends encore les psaumes que j'ai donnés à l'incunable de 1482. Ils battent dans mes tempes chaque fois qu'il pleut.

Marceau s'éloigne, le bruit de ses pas s'éteignant lentement dans le corridor, remplacé par le bourdonnement persistant du dermatographe d'Eloi.

Eloi examine son œuvre. Ses deux cuisses sont désormais couvertes de colonnes de texte d'une précision chirurgicale. Les hématomes commencent à poindre entre les lignes, d'un bleu indigo qui ressemble à de l'encre de Chine diluée. Les bords des lettres sont légèrement surélevés, créant un relief braille que ses doigts effleurent avec un frisson de plaisir technique. Le son de sa main glissant sur sa chair tatouée est celui d'un ongle sur une couverture de cuir de Cordoue.

Il se lève, et le mouvement provoque un nouveau type de bruit : un étirement de tissu vivant, une tension de fibres qui résistent à la pesanteur. Il ne sent plus le poids de son corps. Il sent le poids du sens. Ses jambes sont devenues des colonnes de savoir,

des piliers de bibliothèque sur lesquels repose l'édifice de sa propre existence.

Il retourne vers l'atelier principal. Le silence de l'Institut a changé de nature. Il n'est plus oppressant, il est attentif. Les murs de basalte semblent pencher leurs oreilles de pierre vers lui. En entrant dans la salle de restauration, il voit le Codex sur l'établi. Le manuscrit s'est calmé. Le sifflement de rejet a cessé. Le livre attend. Il a senti l'approche de la matière compatible.

Valeran est là, debout dans l'ombre d'une lampe scialytique. Le grésillement de l'ampoule s'intensifie à mesure qu'Eloi s'approche. Le Conservateur regarde les jambes d'Eloi, dont le texte semble briller d'une lueur sombre sous la lumière froide. Le bruit de la respiration de Valeran se synchronise sur le ronronnement des muscles d'Eloi.

— Vous avez bien travaillé, Eloi. Le rythme est juste. La métrique est respectée.

— Je suis prêt pour la transplantation, dit Eloi. Sa voix ne résonne plus dans sa gorge, elle semble émaner de ses cuisses, une vibration pectorale qui fait trembler les outils sur la table.

Il s'allonge sur la table de dissection, juste à côté du Codex. Le contact de son dos sur le chêne pétrifié produit un son de choc sourd, définitif. Clémence est dans un coin, son souffle rapide est une nuisance acoustique qu'Eloi essaie d'ignorer. Elle tient les scalpels de suture, et le tintement de l'acier contre le métal du plateau est comme un glas.

— Commencez par le verset onze, ordonne Eloi.

Il ferme les yeux. Le monde extérieur disparaît. Il n'y a plus que le son de la lame qui s'enfonce dans sa cuisse, un bruit de déchirure de lin fin, d'une netteté absolue. Il n'y a pas de cri. Juste le sifflement de l'air qui s'engouffre dans la plaie, et le son

rythmique, apaisant, de son sang qui s'écoule dans les cannelures de la table, un clapotis de fontaine qui alimente le moteur du livre.

Il n'y a plus de douleur, car la douleur est un concept abstrait. Il n'y a que de la musique. La musique de la chair qui devient verbe. Le froissement des pages du Codex qui s'ouvrent pour accueillir les lambeaux de sa peau. Le bruit de la suture — l'aiguille de Clémence passant de sa cuisse au parchemin médiéval — est un rythme de marche militaire, une cadence de conquête. *Tchack-frouitt. Tchack-frouitt.*

Eloi écoute sa propre dissolution. Chaque point de suture est une ancre qui le lie à l'immortalité textuelle. Il entend les mots qu'il a gravés sur lui-même passer de l'autre côté, s'intégrer à la structure de l'œuvre. Le Codex émet un son de satisfaction, un ronronnement de prédateur repu.

À mesure que sa conscience s'étirole, les sons de la pièce se transforment. Le grésillement de la lampe devient un chœur de moines. Le bruit du scalpel devient une plume d'oie courant sur une peau de nouveau-né. Le monde n'est plus une collision de matières, c'est une symphonie de signes.

Eloi ne voit plus des muscles, mais des colonnes de texte prêtes à être lues. Sa jambe gauche est une épître, sa jambe droite est un évangile apocryphe. Il n'est plus un homme qui souffre sur une table de pierre. Il est un volume en cours de reliure, un manuscrit vivant dont le cœur bat à la cadence des alexandrins. Le dernier son qu'il perçoit avant le grand silence blanc est le claquement sec de la couverture du Codex que l'on referme sur lui, un bruit de porte de caveau se scellant pour l'éternité, le point final, définitif et parfait, d'une phrase commencée à sa naissance et qui s'achève enfin dans la perfection de l'encre.

Chapitre 8

LE RETOURNEMENT : L'Auteur Fantôme

Sous le cône de radiation de la lampe scialytique, la zone de travail n'était plus qu'un brasier blanc, une arène thermique où chaque photon semblait marteler la surface du manuscrit. La chaleur s'accumulait dans le col de la chemise d'Eloi, une moiteur poisseuse qui descendait lentement le long de sa colonne vertébrale, tandis que ses pieds, ancrés sur la dalle de basalte, subissaient l'inertie glaciaire du volcan. Ce gradient de température coupait son corps en deux : un buste en ébullition surplombant des membres inférieurs pétrifiés par le gel de la pierre. Devant lui, la page de garde du Codex ne se contentait pas de subir la lumière ; elle l'absorbait, la transformant en une énergie cinétique qui faisait vibrer les fibres de collagène. Eloi maniait une micro-éponge saturée d'un mélange hydro-alcoolique dont l'évaporation immédiate créait des micro-zones de froid cryogénique sur le vélin. Il observait ce combat invisible : la chaleur de la lampe qui dilatait la peau morte, et le solvant qui la rétractait brusquement, forçant les pores du parchemin à rejeter les impuretés séculaires. Ses doigts, engourdis par le liquide volatil, ne percevaient plus les reliefs que par une série de picotements électriques.

Le nettoyage progressait millimètre par millimètre. La pointe d'argent qu'il utilisait pour guider l'éponge glissait sur la membrane avec un sifflement de patin sur de la glace vive. C'était un travail d'exhumation thermique. Sous la couche de crasse grasse, une topographie nouvelle émergeait, une structure qui n'avait rien de la répartition aléatoire des follicules pileux d'un animal. Eloi retint sa respiration, et l'air chaud qu'il expulsa frappa la surface froide du parchemin, créant une buée éphémère, un voile de condensation qui, en se dissipant, révéla l'impensable. Les fibres ne s'entrecroisaient pas ; elles s'alignaient. Elles s'organisaient selon un schéma vectoriel d'une précision chirurgicale, formant des pleins et des déliés qui n'étaient pas le fruit

d'une plume, mais la constitution même du derme. Il approcha la binoculaire, réglant la focale jusqu'à ce que les capillaires se transforment en canaux d'irrigation. Dans l'épaisseur de la peau, logées entre la couche papillaire et le derme profond, des lettres de chair apparaissaient par transparence thermique.

E. L. O. I.

Le nom ne reposait pas sur le support. Il était le support. Chaque lettre était constituée d'une densité de fibres plus élevée, une accumulation de protéines cicatricielles qui réagissaient à la chaleur de la lampe en prenant une teinte de nacre brûlée. Le sang d'Eloi sembla se figer, une vasoconstriction brutale qui vida son visage de toute couleur, le laissant aussi livide que le feuillet qu'il inspectait. Son propre nom, encastré dans une peau tannée il y a plus d'un siècle, l'observait. Juste en dessous, une suite de chiffres, gravée avec la même technique d'organisation tissulaire : 1924. La chaleur de la pièce devint subitement une agression, une chape de plomb liquide qui pesait sur ses épaules, tandis qu'un frisson endothermique remontait de ses entrailles. La réalité perdait de sa consistance physique pour devenir une équation thermique instable. Il n'y avait aucune erreur possible dans la lecture. La typographie organique était celle de son propre patronyme, reproduite avec une fidélité génétique qui dépassait l'entendement.

Il fit glisser la micro-éponge sur la date, et la friction produisit une chaleur locale qui fit virer le 1924 au rouge sombre, une couleur d'hématome frais réactivé par le frottement. La page semblait posséder une mémoire calorique, une capacité à restituer la douleur de sa propre création. Ses muscles se contractèrent, une série de spasmes infracutanés qui firent trembler l'outil dans sa main. Il tenta de réguler sa thermogénèse, de forcer son cœur à ralentir, mais l'air de la crypte était devenu une vapeur épaisse, saturée de l'odeur du solvant qui s'attaquait maintenant à ses propres muqueuses. La pièce n'avait plus de dimensions, seulement des températures. Le froid du basalte montait désormais jusqu'à ses genoux, une marée montante de givre minéral, alors que son front était la cible d'un bombardement infrarouge incessant.

Un courant d'air, une lame de froid tranchante, signala l'ouverture de la porte lourde. Valeran ne fit aucun bruit, mais le déplacement de masse atmosphérique suffit à faire vaciller la flamme de la lampe de secours, projetant des ombres qui dansèrent comme des lambeaux de peau sur les murs de tuf. Le Conservateur ne s'approcha pas du cercle de lumière. Il resta dans la zone de pénombre thermique, là où l'air conservait la neutralité du tombeau. Sa silhouette était un trou noir, une absence de chaleur qui aspirait toute l'énergie de la pièce. Eloi ne se retourna pas. Il gardait les yeux fixés sur son nom, ce stigmaté séculaire qui battait maintenant au rythme de ses propres tempes.

Les mots de Valeran tombèrent comme des blocs de glace dans un bassin d'eau bouillante. La voix était dépourvue de toute vibration thermique, une fréquence plate qui semblait venir du cœur même de la roche. Vous avez enfin trouvé la dédicace, murmura-t-il, et chaque syllabe semblait prélever une calorie sur la peau d'Eloi. Ne restez pas interdit devant ce que vous êtes. La stupeur est une perte d'énergie inutile. Eloi sentit ses mâchoires se verrouiller, un réflexe de défense contre le tremblement qui menaçait d'envahir tout son corps. Ses doigts se crispèrent sur le bord de l'établi en chêne pétrifié, le bois transmettant une vibration sourde, un bourdonnement qui semblait provenir du Codex lui-même. Le livre n'était plus un objet. C'était un radiateur biologique, une masse de trente-sept degrés qui réchauffait l'air ambiant par une convection lente et régulière.

Le Conservateur fit un pas dans la lumière. La lampe scialytique décomposa son visage en un réseau de rides profondes, des vallées d'ombre où aucune chaleur ne semblait pouvoir pénétrer. Ses yeux étaient deux pupilles dilatées par l'obscurité des archives, captant le moindre reflet de la peau d'Eloi. L'Institut de Saint-Flour ne se contente pas de conserver la mémoire, dit Valeran en s'approchant de la page incriminée. Nous la cultivons. Nous l'ensemencions dans le terreau le plus fertile qui soit : la lignée. Regardez bien ces fibres, Eloi. Ce que vous appelez votre nom n'est que la marque de fabrique d'une ressource que nous affinons depuis quatre

générations. Votre arrière-grand-père n'était pas seulement un relieur de génie. Il était le premier prototype d'une surface d'écriture qui ne connaît pas l'entropie.

Eloi sentit une sueur acide piquer ses yeux. La chaleur de la lampe devenait une brûlure au second degré, une agression qui semblait vouloir peler sa propre peau pour vérifier si le même nom y était déjà inscrit en lettres de sang invisible. La pièce se mit à tanguer. Les murs de basalte, suintant d'une humidité qui gelait instantanément au contact du sol, semblaient se rapprocher, transformant l'atelier en une presse hydraulique. Le silence était saturé par le sifflement de son propre système circulatoire, un bruit de turbine sous pression. Il baissa les yeux vers ses mains. Ses ongles étaient bleuis par le froid du solvant, mais ses paumes irradiaient une chaleur fébrile, une hyperthermie localisée qui faisait vibrer l'air au-dessus de sa peau.

Vous pensiez être venu ici par choix, continua Valeran, sa main gantée de latex frôlant l'épaule d'Eloi, un contact qui envoya une décharge thermique glaciale à travers son vêtement. Vous pensiez que votre perfectionnisme était une névrose personnelle. Ce n'est qu'une programmation. Une tension superficielle insérée dans votre code génétique pour garantir que, le moment venu, vous ne toléreriez aucune imperfection sur votre propre derme. Le livre que vous restaurez n'est pas endommagé. Il est en pleine mue. Et il a faim de la seule matière capable de stabiliser son cycle : une peau qui porte déjà son nom.

Le Conservateur sortit de sa poche une sonde thermique, un stylet de métal poli dont la pointe scintillait sous la lumière crue. Il l'approcha du cou d'Eloi, sans le toucher. L'appareil émit un signal sonore aigu, une fréquence de panique. Trente-neuf degrés, constata Valeran avec une satisfaction clinique. La réaction inflammatoire commence. C'est le moment idéal. La chair est malléable, prête à recevoir le transfert de données. L'encre n'est qu'un vecteur de chaleur, Eloi. Le véritable texte, c'est la modification permanente de la structure moléculaire sous l'effet de la volonté.

Eloi tenta de reculer, mais ses jambes ne lui appartenaient plus. Elles étaient devenues

des colonnes de tuf, lourdes et immobiles, soudées au sol par une force de gravité thermique. Il vit Valeran poser la main sur le Codex. Sous la pression des doigts du Conservateur, la page de garde sembla s'ouvrir comme une plaie, les fibres de collagène se distendant pour révéler des profondeurs insoupçonnées, des couches de tissus qui n'auraient jamais dû exister dans un livre. L'odeur qui s'en échappa n'était plus celle de la poussière de cuir, mais celle d'une serre tropicale en pleine décomposition, une bouffée de chaleur humide et organique qui frappa Eloi au visage. C'était l'haleine du Codex, un souffle chargé de particules de peau en suspension, une poussière de vie qui cherchait à coloniser ses propres poumons.

Regardez-vous, ordonna Valeran. Sa voix était devenue une commande neurologique. Eloi tourna les yeux vers le miroir de contrôle incliné au-dessus de l'établi. Sous la lumière brutale, il vit son propre front. La peau y était tendue à l'extrême, translucide, laissant apparaître le réseau bleuâtre de ses veines. Mais ce n'étaient pas des veines. Le dessin de son système circulatoire s'était modifié. Les vaisseaux ne suivaient plus les trajets anatomiques habituels. Ils s'organisaient en lignes de texte, en colonnes de caractères microscopiques qui pulsaient à chaque battement de son cœur. Il était en train de devenir un palimpseste vivant, une œuvre dont l'encre était son propre sang et le parchemin son enveloppe charnelle.

La douleur n'était pas un cri, mais une montée en température. Une incandescence interne qui semblait calciner ses os tout en laissant sa surface externe intacte et froide. Il sentit le contact de la pointe d'argent de Valeran sur sa propre joue. L'outil, qu'il avait utilisé quelques minutes plus tôt pour nettoyer le livre, servait maintenant à tracer des repères de coupe sur son visage. Le froid du métal était une bénédiction, un point de contact avec la réalité minérale au milieu du brasier biologique qu'il était devenu.

Vous n'êtes pas ici pour réparer le livre, Eloi, répéta Valeran, et son souffle était maintenant une brise polaire contre l'oreille du jeune homme. Vous êtes le chapitre manquant. Le volume précédent s'est arrêté à la page 412. Votre épiderme fournira les

feuilletés nécessaires pour atteindre la fin de l'hiver. C'est une fusion parfaite. L'immortalité n'est pas une question d'esprit, c'est une question de stabilité thermique de l'information. Dans cent ans, un autre restaurateur portant votre nom nettoiera ce que vous allez devenir, et il y lira sa propre destinée.

Eloi vit alors, dans les replis du Codex, d'autres noms, des strates de peau superposées comme les anneaux de croissance d'un arbre millénaire. Chaque couche était une vie, une température, une souffrance stabilisée dans le cuir. Il comprit que l'Institut n'était pas une bibliothèque, mais une fonderie de chair, une forge où l'on coulait le verbe dans le moule de l'humain. Sa main, celle qui tenait encore l'éponge, se porta à son cou. Il ne sentit plus la texture de sa peau, mais le grain d'un papier de haute qualité, une surface lisse et apprêtée, prête à recevoir la morsure du stylet. La chaleur de la lampe ne le brûlait plus ; elle le cuisait, elle l'affinait, elle faisait de lui un objet d'une pureté absolue.

Le Conservateur saisit un scalpel dont la lame avait été chauffée à blanc dans un petit fourneau électrique dissimulé sous l'établi. Le métal rougeoyait, émettant une lueur orangée qui contrastait violemment avec le bleu de la lampe scialytique. L'air se mit à grésiller au passage de l'instrument. Eloi ferma les yeux, non par crainte, mais pour mieux ressentir la première incision. Quand le métal incandescent toucha la base de son oreille, il n'y eut pas de sang. Il y eut seulement une odeur de parchemin brûlé, une volute de fumée blanche qui monta vers les voûtes, et un soulagement thermique infini. La douleur était si intense qu'elle devenait froide, une abstraction mathématique, un point de rosée sur la conscience.

Il n'était plus Eloi. Il était une série de cahiers prêts à être assemblés. Il sentait les fils de suture, déjà préparés par Clémence dans l'ombre, frémir d'impatience. Chaque pore de son corps s'ouvrait pour accueillir l'encre du Codex, une aspiration de tout son être vers la structure du livre. Le basalte sous ses pieds sembla se liquéfier, devenant une lave tiède qui l'enveloppait, le scellant dans sa nouvelle forme. Le dernier son qu'il entendit fut le crépitement de sa propre peau que l'on tendait sur un cadre de bois, un

bruit de voile qui se gonfle sous un vent de tempête, avant que le grand silence de la bibliothèque ne retombe sur lui, une couche de neige éternelle sur une pensée enfin fixée.

Chapitre 9

Le Silence des Cryptes

L'air est un bloc d'anthracite transparent qui obstrue les bronches. Le froid n'est plus une chute de température, il a acquis la densité d'une présence solide, une strate géologique supplémentaire venant se plaquer contre les murs de l'Institut. Dans les couloirs, cette masse invisible se déplace avec la lenteur d'un glacier souterrain, polissant le relief des pierres de taille, arrondissant les angles des établis en chêne. Eloi avance les mains pressées contre ses cuisses, sentant sous la pulpe de ses doigts la trame rêche de son pantalon de bure, chaque fil de laine agissant comme une petite aiguille de glace. Ses articulations émettent des bruits de craie sèche lorsqu'il plie les phalanges. Chaque mouvement déplace un volume de froid qui semble résister, comme s'il devait fendre une eau devenue trop épaisse pour être liquide.

Au centre de la crypte de restauration, le silence possède une texture granuleuse, une accumulation de poussières de peau et de résidus de pierre qui s'infiltrent dans les pores. Eloi s'arrête devant la table de dissection où repose Marceau. L'ancien restaurateur n'est plus qu'une topographie de fibres rouges et de tendons nacrés. L'absence d'épiderme expose la géographie complexe de son anatomie : les deltoïdes ressemblent à des éventails de viande séchée, les faisceaux musculaires des avant-bras à des cordages de chanvre imprégnés de saumure. L'air ambiant, privé de toute humidité, boit littéralement les fluides qui tentent encore de perler à la surface du corps. Une fine pellicule de givre, d'une blancheur de craie, commence à cristalliser sur les aponévroses, dessinant des arborescences de sel sur le relief des chairs.

Eloi approche son index de l'épaule de Marceau. Il ne ressent pas la chaleur habituelle de la vie, mais une tiédeur de tourbe en fin de combustion. La surface est visqueuse,

une adhérence de colle de poisson qui résiste lorsqu'il retire son doigt, créant un petit filament de lymphe filant entre la chair et sa peau. Il observe la petite bosse qu'il vient de créer. C'est une imperfection. Un relief non autorisé dans la cartographie du mourant. Avec l'ongle de son pouce, Eloi gratte la bordure d'une incision mal refermée sur le torse de Marceau, cherchant à aplanir la lèvre de la plaie, à la rendre aussi lisse qu'une coupe de rasoir dans un bloc de paraffine. Il continue jusqu'à ce que ses propres cuticules s'enflamment, une sensation de morsure de fourmi qui lui confirme sa propre existence.

Valeran émerge de l'ombre projetée par une pile d'incunables. Ses pas ne produisent aucun son sur le sol en basalte, mais le déplacement d'air qu'il provoque apporte une odeur de vieille cire d'abeille rance, un parfum de ruche abandonnée. Le Conservateur ne regarde pas le visage de Marceau ; il examine l'état de dessiccation de ses membres. Ses doigts, longs et fins comme des stylets d'argent, parcourent les côtes saillantes du moribond. Le contact du métal froid de ses bagues sur la viande crue arrache un tressaillement involontaire au corps de Marceau, une onde sismique qui parcourt les muscles avant de s'éteindre dans la rigidité du tuf.

— La porosité est optimale, murmure Valeran. L'absorption se fera sans rejet.

Le Conservateur tend une main vers l'étagère et saisit une coupelle de terre cuite. À l'intérieur, une substance grisâtre, une bouillie de fibres de lin et de poudre de corne. Eloi observe la texture de la pâte : elle est grumeleuse, avec des éclats de mica qui scintillent sous la lumière de la lampe scialytique. Valeran plonge deux doigts dans la mixture et commence à l'étaler sur le flanc de Marceau. Le bruit est celui d'une truelle sur un mur de briques humides, un frottement sourd et pâteux. La chair boit la préparation avec une avidité minérale. Les fibres de lin s'insinuent entre les muscles, comblant les interstices, préparant le terrain pour la greffe textuelle.

Eloi sent une pression dans ses propres tempes, une tension de parchemin que l'on tend trop fort sur un cadre. Il baisse les yeux sur ses propres mains. Elles lui

paraissent étrangères, comme sculptées dans un savon de mauvaise qualité. Il saisit un petit grattoir en os posé sur le bord du bac de mordançage. L'objet est doux, huilé par des décennies de manipulation. Il le passe sur le revers de son poignet, cherchant à éliminer une petite rugosité, une minuscule cicatrice datant de son enfance. Il gratte avec une régularité de métronome, voyant les copeaux de peau morte tomber comme de la neige grise sur le sol. La douleur est une pointe fine, un trait d'encre de chine qui dessine une ligne droite dans son système nerveux.

Dans le coin de la pièce, le Codex repose sur un lutrin de fer forgé. Le livre semble avoir gonflé depuis la veille. Ses pages, de larges membranes d'une pâleur de lait caillé, palpitent d'un mouvement imperceptible. Lorsque le courant d'air froid du couloir lèche les tranches, un murmure de succion s'élève de l'ouvrage. C'est le son de deux surfaces mouillées que l'on sépare brusquement, un bruit de baiser visqueux qui se répète à chaque respiration du bâtiment. Le Codex aspire l'humidité résiduelle de la pièce, il pompe la vie atmosphérique pour nourrir les réseaux de capillaires qui irriguent ses lettrines indigo.

Marceau expire. Ce n'est pas un dernier souffle, mais un affaissement structurel. Ses poumons, privés de la souplesse de la peau, se rétractent comme des éponges sèches que l'on écrase. Le bruit de ses vertèbres qui se tassent contre le bois de l'établi ressemble au craquement d'une reliure trop vieille que l'on force. Valeran s'arrête de badigeonner. Il observe l'œil de Marceau, une bille de verre terne où se reflète la lueur verte de la lampe.

— Le transfert peut commencer, décrète le Conservateur. Clémence.

La jeune femme sort du vestibule. Elle porte un tablier de cuir épais, taché de substances dont la couleur hésite entre le brun ferreux et le jaune bilieux. Ses bras sont nus, révélant une peau d'une netteté insultante, dépourvue de la moindre imperfection. Elle porte un rouleau de fil de soie poissé, un câble noir et brillant qui semble doté d'une volonté propre. Elle s'approche du cadavre de Marceau et

commence à passer le fil dans une aiguille courbe, un crochet d'acier poli qui capte les rayons de la lampe pour les renvoyer en éclats tranchants dans les yeux d'Eloi.

Le travail de Clémence est d'une précision de graveur. Elle perce la viande de Marceau avec une aisance terrifiante, le métal traversant les faisceaux musculaires avec un petit bruit de déchirure de soie. À chaque point de suture, elle serre le fil, rapprochant les bords de la plaie avec une force qui fait craquer les côtes du mort. Eloi observe la façon dont le fil s'enfonce dans la chair, créant des sillons profonds, des vallées d'ombre dans le relief rouge de l'épaule. Il a l'impression que c'est son propre corps que l'on coud, que chaque perforation de l'aiguille est un point de ponctuation final dans l'histoire de son humanité.

Le silence dans la crypte se densifie encore, devenant une gangue de gypse qui emprisonne les gestes. Eloi s'approche du Codex. Il pose à plat sa main sur la couverture en peau de truie retournée. La sensation est celle d'un velours mouillé, une douceur huileuse qui semble vouloir absorber la chaleur de sa paume. Sous la couverture, il sent des vibrations, le flux d'un liquide épais circulant dans les nerfs de la reliure. Le livre n'est pas un objet ; c'est un estomac qui attend sa ration de matière.

— Touche les pages, Eloi, ordonne Valeran sans lever les yeux de son travail de mordançage sur le torse de Marceau. Ressens l'appel du support.

Eloi glisse ses doigts entre deux feuillets. L'adhérence est immédiate. Les pages sont poisseuses, couvertes d'une fine couche de lymphes qui agit comme une ventouse. Quand il tente d'écarter les doigts, il entend le bruit de succion, un murmure de gorge assoiffée qui se réjouit de ce contact. La texture du papier est celle d'une muqueuse, à la fois ferme et élastique, parcourue de minuscules aspérités qui ressemblent à des papilles gustatives. Le Codex ne se laisse pas lire, il se laisse goûter par le toucher. Eloi sent les caractères gravés en creux, les lettres comme des cicatrices anciennes, des entailles définitives dans la chair du monde.

L'hiver à l'extérieur semble avoir forcé les portes. Une fine pellicule de givre recouvre désormais les outils de précision étalés sur le plateau de marbre. Le scalpel, le brunissoir, le plioir en os : tous sont enveloppés d'une gaine de cristal translucide. Eloi saisit une spatule en acier. Le froid du métal est si intense qu'il brûle, sa peau restant collée à l'outil. Il doit tirer brusquement pour se libérer, laissant un lambeau d'épiderme rose sur le manche. Il contemple la plaie à vif sur son index. C'est une correction. Une mise à jour de sa propre reliure. Le sang qui perle est d'un rouge trop sombre, presque noir, une encre biologique qui s'étale selon les lignes de force de son empreinte digitale.

Valeran et Clémence empoignent maintenant le corps de Marceau par les épaules et les chevilles. Le cadavre a perdu toute sa souplesse ; il est devenu un bloc de matière organique fibreuse, une liasse de tissus durcis par le froid et les sels. Ils le transportent vers la fosse de basalte située au fond de la salle, un puits de ténèbres dont les parois suintent une humidité ferrugineuse. Ils lâchent prise. Le corps ne tombe pas comme un poids mort, il glisse contre la pierre avec un frottement de papier de verre, un bruit de râpe qui résonne longuement dans le conduit.

Eloi se penche au-dessus du trou. Dans la pénombre, il aperçoit la forme blanche et rouge du cadavre qui gît au fond. Marceau n'est plus un homme. Il ressemble à un parchemin vierge qu'on aurait froissé et jeté dans un coin, une ébauche ratée, un brouillon de chair que l'on abandonne à l'entropie. La rigidité de ses membres dessine des angles absurdes, des brisures dans la continuité de la matière. Les restes de la préparation fibreuse de Valeran brillent faiblement, comme des traces de bave de limace sur de la pierre volcanique.

Le silence revient, plus lourd, plus compact. Il n'est rompu que par le grattement d'une souris quelque part derrière les rayons de la bibliothèque, un son de griffes sur du cuir sec. Eloi retourne à son établi. Il prend une pierre ponce et commence à frotter la surface du bois de chêne, cherchant à éliminer une tache d'encre invisible. Le mouvement est circulaire, hypnotique. La poussière de bois se mélange à la poussière

de sa propre peau pour former un sédiment grisâtre qui s'accumule sous ses ongles.

Il ne sent plus le froid. Il ne sent plus la faim. Il n'est plus qu'une surface de perception tactile, une membrane sensible aux moindres irrégularités du monde. Le Codex, sur son lutrin, semble s'être apaisé. Le bruit de succion a cessé, remplacé par un ronronnement de fibres satisfaites. Eloi sait que le prochain chapitre s'écrira sur lui. Il imagine déjà la sensation du stylet ouvrant sa poitrine, le tracé des lettrines s'insinuant entre ses côtes, la lente transformation de sa lymphe en liant pour pigments.

Il passe sa main sur son visage. Ses pommettes sont saillantes, sa peau est tendue à l'extrême sur les os du crâne, comme un vélin trop sec qui menace de se déchirer. Chaque pore est une attente. Chaque ride est une ligne de texte en devenir. Il ferme les yeux et sent, contre ses paupières, la rugosité du monde s'effacer pour laisser place à la perfection lisse et glacée de l'immortalité littéraire. Le silence n'est plus une absence de son, c'est la page blanche, infinie et dévorante, qui attend le premier signe de sang pour exister.

Au loin, le craquement d'une branche sous le poids du givre résonne comme un coup de fusil. Eloi ne sursaute pas. Il se contente de passer le pouce sur la tranche du grattoir, vérifiant l'affûtage de la lame. Le métal est d'une froideur absolue, une promesse de netteté dans un monde de chairs floues. Il se sent prêt à être relié. Il se sent prêt à n'être plus qu'un volume parmi les volumes, une entrée dans le catalogue des choses définitives. Le cadavre de Marceau, là-bas dans la fosse, n'est qu'une erreur de syntaxe enfin corrigée. Eloi, lui, sera la phrase parfaite, celle que l'on ne peut plus raturer, celle qui survit au froid, au temps et à la pourriture, fixée pour l'éternité dans la gangue de basalte de Saint-Flour.

L'obscurité de la crypte se referme sur lui comme une couverture de cuir épais, l'isolant du reste de l'univers. Il n'y a plus de monde extérieur. Il n'y a que la table, la lampe, le Codex et cette certitude granuleuse qui lui monte au cœur : la chair est une

faiblesse que seule l'encre peut guérir. Sa respiration ralentit, s'ajustant au rythme imperceptible des pages du livre. Il devient la pierre. Il devient le texte. Il devient le silence.

Chapitre 10

La Récolte des Épithètes

L'odeur de fer blanc du sang frais sature l'air confiné de l'atelier. Sous le dôme de la lampe scialytique, la lumière ne se contente pas d'éclairer ; elle déshabille les volumes, transformant la chair de Clémence en une topographie de défauts inadmissibles. Le faisceau vert émeraude, presque solide dans la suspension des poussières de cuir, révèle chaque pore, chaque irrégularité du derme de la jeune femme. Pour Eloi, elle n'est plus une compagne d'étude ni une rivale ; elle est un échantillon de matériau brut, une ressource potentielle que l'on examine avec le détachement d'un tanneur face à une bête de somme. Ses yeux parcourent la courbe de son épaule, s'arrêtant sur une cicatrice infime, un trait blanc presque invisible à l'œil nu, mais qui, sous le grossissement de la lentille focale, ressemble à une faille tectonique brisant la continuité d'un texte sacré. Une erreur de ponctuation dans la trame biologique. Une rature sur le futur parchemin.

Valeran se tient dans l'ombre, à la lisière du cercle lumineux. Sa silhouette se confond avec les blocs de basalte suintant, ne laissant deviner de sa présence que le reflet froid de ses lunettes chirurgicales. Sa voix n'est qu'un souffle sec, un frottement de feuilles de houx. Il ne donne pas d'ordre ; il énonce une nécessité codicologique. Le Codex, dont les pages centrales palpitent encore d'une vie résiduelle, exige une couverture à la mesure de son contenu. Les ais de chêne sont prêts, les nerfs de bœuf sont tendus, mais il manque le cuir de recouvrement, cette membrane qui doit sceller l'œuvre et lui offrir l'immortalité. Valeran pointe un doigt vers Clémence. Son ongle, jauni par les bains de mordantage, semble désigner une pièce de rebut.

Eloi s'approche de la table d'examen. Son regard est un microscope. Il ne voit pas les larmes qui perlent aux commissures des yeux de Clémence, il voit l'indice de

réfraction de la lymphe. Il ne voit pas le tremblement de ses mains liées, il analyse la fréquence vibratoire des tendons qui s'étirent sous une peau trop fine, trop exposée aux aléas du monde extérieur. Sa main gantée de latex — une texture étrangère, lisse et stérile — glisse sur le flanc de la jeune femme. La peau est chaude, d'une chaleur animale qui l'irrite. C'est une température d'entropie. Pour Eloi, la perfection ne peut exister que dans la stase du froid minéral ou la rigidité du texte fixé. Il note mentalement les imperfections : une pigmentation inégale due au soleil, le grain trop lâche autour des côtes, la présence vulgaire de petits duvets blonds qui parasiteraient la dorure à la feuille.

L'esthétique de Clémence est une insulte au projet. Elle est une prose désordonnée, un brouillon de nature là où le Codex exige une poésie géométrique. Eloi retire sa main. Le contact de la chair vivante lui laisse une sensation de gras, une impureté qu'il cherche immédiatement à corriger par un geste mental de lissage. Il regarde Valeran. Le Conservateur attend. Dans l'angle mort de la pièce, les rayonnages de la bibliothèque de Saint-Flour semblent se pencher, des milliers de dos en cuir observant la scène, exigeant que le sang soit versé pour nourrir la tradition.

L'esprit d'Eloi bascule dans l'auto-correction. Si Clémence est un matériau médiocre, la solution ne réside pas dans l'abandon du projet, mais dans la substitution par un support de qualité supérieure. Il baisse les yeux sur ses propres mains. Elles sont blanches, presque translucides à force de manipulation de produits chimiques et de réclusion dans l'ombre des cryptes. Son propre derme n'a jamais vu le soleil. C'est un parchemin vierge, affiné par des années de perfectionnisme, une surface dont il a surveillé chaque centimètre carré avec une obsession maniaque. Il connaît la cartographie de sa propre poitrine : les réseaux de veines indigo qui forment des lettrines naturelles, la tension parfaite du tissu conjonctif sur le sternum, l'absence totale de graisse qui permettrait une adhérence absolue sur le bois des ais.

Il prend le scalpel d'incise, un instrument au tranchant de diamant, dont le reflet projette un éclair de graphite sur les murs de tuf. La lame ne tremble pas. Il ne s'agit

pas d'un sacrifice, mais d'une édition. Une révision nécessaire du texte de son existence. Il ouvre sa chemise de lin rêche, révélant un torse pâle, une page blanche qui attend l'incision. Valeran ne bouge pas, mais le reflet de ses verres s'intensifie, captant la lueur scialytique avec une avidité nouvelle. Il a trouvé le papier qu'il cherchait.

Eloi commence le tracé. Le premier contact du métal froid avec l'épiderme provoque une décharge de lucidité. Ce n'est pas une douleur, c'est une information. La lame descend, dessinant un rectangle parfait sur son propre thorax, suivant les lignes de force de ses muscles pectoraux comme s'il suivait la réglure d'un manuscrit. Le sang ne coule pas immédiatement ; il perle d'abord en rubis minuscules, une ponctuation de carmin sur l'ivoire de la peau, avant de s'unir en un filet continu qui suit la gravité. L'odeur de fer blanc devient obsédante, métallique, s'insinuant dans ses sinus comme une vapeur de forge.

Il regarde son corps se transformer en objet d'artisanat. Sous l'action du scalpel, la peau se décolle avec un bruit de succion humide, révélant la couche de derme blanche et fibreuse. C'est un spectacle d'une beauté chirurgicale. Les muscles rouges, mis à nu, ressemblent à des blocs de jaspe brut. Il ne ressent pas la morsure de l'air sur sa chair vive ; il est trop absorbé par la qualité de la "récolte". Il observe la texture du lambeau qu'il soulève avec une pince à dissection : il est d'une finesse inouïe, presque diaphane lorsqu'il passe devant la lampe. On y voit la trame des capillaires comme une carte de fleuves d'encre ancienne. C'est le cuir le plus noble qu'il ait jamais vu. Clémence n'aurait pu offrir qu'une croûte de cuir de mouton ; lui offre du maroquin royal, une membrane capable de traverser les millénaires.

Le silence de l'atelier n'est rompu que par le sifflement de sa propre respiration, qui devient de plus en plus courte, de plus en plus précise. Chaque inspiration fait bouger la cage thoracique écorchée, créant un jeu de lumières et d'ombres sur les os du sternum, qui luisent comme du marbre de Carrare. Eloi est fasciné par sa propre structure. Il s'auto-expertise. Il remarque que l'hématome qui commence à se former

sur les bords de l'incision prend une teinte indigo magnifique, un bleu de lapis-lazuli qui ferait une base parfaite pour une enluminure de marge.

Valeran s'approche, ses mains gantées de noir saisissant délicatement le bord du lambeau de peau qu'Eloi vient de détacher. Le conservateur examine la "pièce" avec une satisfaction gourmande. Il la soulève, la tâte, vérifie son élasticité. Il ne regarde pas Eloi comme un être souffrant, mais comme une presse qui vient de délivrer son plus beau tirage. Clémence, oubliée dans ses liens, n'est plus qu'une spectatrice de cette fusion entre l'homme et l'objet. Ses yeux sont dilatés, fixés sur le rouge vif qui macule le sol de basalte, dessinant des flaques d'une géométrie complexe.

Eloi sent ses forces décliner, mais sa clarté mentale atteint un sommet. Il imagine déjà la sensation de sa propre peau pressée contre les planches de chêne, imbibée de colle d'os et fixée par les nerfs de bœuf. Il sera la couverture du Codex. Il protégera les mots. Il ne sera plus une conscience errante et imparfaite, mais une barrière physique, une armure de texte contre l'oubli. Ses côtes, maintenant visibles sous la mince couche de muscles, ressemblent aux nerfs d'une reliure à l'ancienne. Il devient le livre qu'il voulait sauver.

Il prend une aiguille de suture en acier courbe. Il ne ferme pas sa plaie ; il prépare les points d'attache pour les nerfs de la reliure. Chaque perforation de l'aiguille dans ses propres tissus est un acte de ponctuation. Il se coud au Codex. Les fils de soie poissée s'entremêlent avec ses fibres musculaires. Il sent la traction de la couverture de bois qu'on approche de sa poitrine. L'ajustement est parfait. Sa peau s'étire sur le chêne avec une souplesse divine, épousant les moindres rainures de la fibre végétale.

La sueur qui coule sur son visage n'est plus une marque de faiblesse, c'est le liant, le vernis final qui donnera son lustre au volume. Ses yeux se troublent, la lumière scialytique se transformant en un halo blanc et pur, effaçant les contours de l'atelier pour ne laisser subsister que la vision du Codex achevé. Il voit les lettres d'or s'imprimer sur son propre derme, les épithètes de gloire s'enfonçant dans ses pores

comme des tatouages divins. Il n'est plus Eloi. Il est le Tome Premier.

La douleur s'est transmutée en une vibration sourde, un bourdonnement de ruche qui emplît sa boîte crânienne. C'est le son du savoir qui sédimente. Il regarde ses mains une dernière fois ; elles ne lui appartiennent plus. Elles sont des outils qui ont fini leur tâche et que l'on peut maintenant ranger. Valeran pose les ais de chêne sur le torse d'Eloi, et le poids du bois est une délivrance. C'est la pression finale qui assure la liaison. La colle de poisson tiède s'insinue entre sa chair et la planche, créant un lien indéfectible, une fusion de l'organique et du minéral.

Clémence hurle, mais le son est étouffé par le claquement sec des couvertures en chêne qui se rabattent, scellant Eloi dans sa nouvelle forme de papier, de colle et de silence éternel. Le noir de la couverture est la dernière chose qu'il perçoit, un noir de basalte, un noir d'encre, un noir total qui est, enfin, la perfection qu'il recherchait. La récolte est terminée. Les épithètes sont engrangées. Saint-Flour possède un nouveau volume, et son nom est écrit en lettres de sang sur le dos de la reliure, caché sous la dorure qui commence déjà à refroidir.

Chapitre 11

L'Encre et la Lymphe

Je ne reconnais plus l'homme dans ce réseau de cicatrices calligraphiées. Sous la clarté crue des lampes scialytiques, Eloi n'est plus qu'une topographie de plaies nettes, un palimpseste de derme où chaque incision semble avoir été tracée au réglet. L'air de l'atelier n'est plus celui, poussiéreux, des vieux grimoires ; il est devenu une vapeur compacte, saturée par l'émanation acide du vinaigre de bois et le relent terreux, presque fécal, de l'indigo de guède mis à fermenter dans des cuves de grès. Cette odeur s'accroche à mes narines, une griffure constante qui me rappelle que nous ne soignons pas un corps, mais que nous préparons une surface. Valeran se tient dans l'ombre, ses doigts longs et secs tambourinant sur le rebord d'un établi en chêne. Il ne regarde pas Eloi. Il inspecte la régularité du grain de sa peau.

Mes mains tremblent alors que je saisis le pilon de porcelaine. Dans le mortier, je dois broyer les noix de galle. Le craquement sec de l'écorce libère un parfum de sous-bois rance, une amertume tannique qui dessèche ma propre langue. C'est la base de l'encre ferrogallique, celle qui dévorera bientôt les dernières parcelles de chair encore vierge. Je verse une goutte de vitriol vert. Une fumée ténue, à l'odeur de soufre et de métal brûlé, s'élève du récipient. C'est l'haleine même de la bibliothèque, cette senteur de temps pétrifié qui remplace désormais l'odeur de la vie. Eloi ne bouge pas. Il est allongé sur la table de dissection, le torse offert, les bras étendus dans une position christique qui n'a plus rien de sacré.

Sa respiration est un mécanisme de précision. À chaque inspiration, je perçois l'arôme entêtant de la térébenthine qu'il inhale pour purifier ses humeurs. Ses veines, autrefois d'un bleu pâle, ont muté. Elles sont devenues des canaux de pigment sombre, un réseau de capillaires chargés d'un indigo si profond qu'il tire vers le noir de jais.

L'encre ne coule plus seulement sur sa peau ; elle irrigue ses organes, elle s'insinue dans sa lymphe, remplaçant le plasma par une solution de gomme arabique et de suie de résine. La suie dégage une fragrance grasse, une odeur de lampe à huile éteinte qui imprègne ses draps, ses cheveux, ses pores.

Valeran s'approche. Son ombre recouvre le visage d'Eloi.

— Appliquez l'onguent, Clémence. Les marges s'assèchent.

Sa voix n'est qu'un râle clinique, dénué de la moindre inflexion humaine. Pour lui, Eloi est un parchemin qui s'étire, une membrane précieuse dont il faut saturer les fibres avant qu'elles ne rompent. Je m'exécute. Je plonge mes doigts dans le mélange d'huile d'amande amère et de cire. Le parfum de l'amande est trop sucré, presque écœurant, comme celui des fleurs que l'on dépose sur les cercueils pour masquer le début de la putréfaction. Je commence à étaler la préparation sur les flancs d'Eloi, là où la peau est la plus fine, là où les lettrines commencent déjà à s'imprimer d'elles-mêmes, surgissant des hématomes comme des fleurs vénéneuses.

Sous ma paume, la texture de son flanc est déroutante. Ce n'est plus la souplesse du muscle, mais la résistance du cuir tanné, une élasticité artificielle qui semble rejeter ma chaleur. Eloi tourne lentement la tête vers moi. Ses yeux ont perdu leur éclat liquide. Les pupilles sont deux gouttes d'encre de Chine figées, sans fond, sans reflet. Il veut parler. Sa mâchoire se contracte, les tendons de son cou saillent comme des cordes de reliure. Mais aucun son ne sort de son larynx, si ce n'est un sifflement sec, le bruit d'une plume d'oie qui gratterait un vélin trop sec. Il a sacrifié ses cordes vocales à la grammaire du Codex. Désormais, sa seule syntaxe est celle de ses plaies.

Il lève une main, un geste d'une lenteur hiératique, et pointe le flacon de mordantage. L'odeur piquante de l'alun s'en échappe, une senteur de pierre froide et de sel qui me brûle les sinus. Il exige la morsure du minéral. Il veut que le texte se fixe, qu'il ne puisse plus jamais être effacé. Je vois les lettres s'agiter sous son épiderme, des caractères cyrilliques, des runes oubliées, des ligatures complexes qui rampent le long de ses avant-bras. Ce n'est pas une écriture de surface. C'est une éruption biologique.

Le texte dévore l'homme par l'intérieur, utilisant son sang comme véhicule pour ses propres structures.

Le silence dans l'atelier est troublé par le crépitement d'une lampe dont l'huile arrive à son terme. Une odeur de mèche carbonisée vient s'ajouter au mélange suffocant. Valeran examine une cicatrice sur le sternum d'Eloi, là où le titre du premier chapitre commence à se boursoufler. Le Conservateur sort un scalpel, non pour inciser, mais pour gratter une impureté, un grain de beauté qui, selon lui, constitue une faute d'orthographe dans cette œuvre vivante. Eloi ne tressaille pas. Il ne cligne même pas des paupières. Il est entré dans une transe de papier.

— Voyez-vous, Clémence, murmure Valeran sans lever les yeux, l'homme est une erreur de syntaxe. La chair est une prose confuse, pleine de ratures et de redondances. Mais le Livre... le Livre est une architecture pure. Eloi a compris que pour devenir éternel, il fallait accepter de n'être qu'un support.

Je sens l'acidité de la bile monter dans ma gorge. L'atelier sent le renfermé, l'humidité des cryptes où l'on entrepose les manuscrits interdits, cet arôme de vieux papier qui se décompose lentement en humus. Mais ici, le processus est inversé. L'humus redevient papier. La vie se fige en calligraphie.

Je reprends le broyage de mes pigments. La poussière de lapis-lazuli que j'ajoute à la mixture dégage une odeur minérale neutre, une senteur de roche broyée qui semble apaiser momentanément l'agression des acides. Je prépare le bleu pour les lettrines qui orneront ses articulations. Chaque pli de son corps doit devenir une enluminure. Ses phalanges sont déjà marquées par des motifs de feuilles d'acanthé, tracés avec une précision qui défie la main humaine. Ce n'est plus du dessin, c'est une cristallisation.

Eloi se redresse brusquement. Le mouvement est saccadé, dépourvu de fluidité organique. On dirait qu'on tourne une page rigide. Il s'assoit sur le bord de l'établi, et je vois alors son dos. La colonne vertébrale n'est plus recouverte de chair ; les vertèbres ont été limées, aplaties, transformées en les nerfs d'une reliure colossale. La

peau y est tendue à l'extrême, translucide, laissant apparaître le blanc de l'os comme une page de garde immaculée. L'odeur qui s'en dégage est celle de la colle de poisson chauffée au bain-marie, une senteur animale tenace, collante, qui semble vouloir lier tout ce qui se trouve dans cette pièce.

Il fait un signe vers moi. Ses doigts, tachés d'encre jusqu'aux jointures, imitent le mouvement de la couture. Je comprends mon rôle. Je ne suis pas son assistante, je suis sa relieuse. Valeran me tend une aiguille d'argent et un fil de soie poissée. Le fil a été trempé dans de la résine de pin, dégageant un parfum de forêt morte, une odeur de sève durcie qui me rappelle l'extérieur, ce Massif Central dont nous sommes coupés par les murs de basalte. Mais ici, la sève n'est qu'un adhésif de plus.

Je m'approche de son dos. La proximité de son corps dégage une chaleur anormale, une fièvre de fermentation. C'est l'odeur du pain qui lève dans l'obscurité d'un four froid, un mélange de levure et de décomposition sucrée. Je pique. La peau résiste, puis cède avec un bruit de parchemin qui se déchire. Je passe le fil à travers son derme, reliant la chair à la structure osseuse, fixant les cahiers de son existence dans la rigidité du Codex. Il ne gémit pas. Il semble au contraire s'apaiser à mesure que je le transforme en objet.

Valeran observe chaque point de suture avec une loupe de codicologue.

— Serrez davantage, Clémence. La reliure doit être parfaite. Le texte ne doit pas flotter. Il doit être ancré dans la structure même de la matière.

Je tire sur le fil. Le sang qui perle n'est plus rouge. C'est une substance visqueuse, d'un noir violacé, qui dégage une forte odeur de fer et de musc. C'est le mordantage final. Mon estomac se noue. L'atmosphère est devenue irrespirable, un mélange de pharmacie médiévale et d'abattoir propre. Les parois de basalte de l'Institut semblent suinter une humidité noire, comme si les murs eux-mêmes participaient à cette rédaction monumentale.

Eloi pose sa main sur la mienne. Son contact est froid, aussi inanimé qu'une

couverture de livre exposée au gel. Ses ongles sont des éclats de corne sombre, taillés en biseaux pour servir de calames. Il n'a plus besoin d'outils extérieurs. Il est devenu l'écrivain, l'encre et le support. Dans le silence de plomb de la pièce, je réalise que le monde extérieur n'existe plus. Il n'y a plus que cette pièce, cette lumière verte qui déshumanise les visages, et cette odeur de transformation chimique qui efface l'odeur de l'homme.

Je vois ses lèvres bouger une dernière fois. Elles sont sèches, craquelées comme une vieille reliure exposée trop longtemps au soleil. Il ne cherche plus à former des mots. Il semble goûter l'air, savourer les émanations de vinaigre et de noix de galle comme s'il s'agissait de son ultime nourriture. Ses narines frémissent une dernière fois à l'odeur de la suie grasse. Puis, son regard se fixe sur le néant, un regard de papier, vide et définitif.

La transformation est presque achevée. Les veines de son cou forment maintenant une préface complexe, une introduction aux secrets qu'il porte en lui. Valeran sourit pour la première fois, un sourire qui n'est qu'un plissement de rides sèches. Il approche une bougie de la peau d'Eloi, non pour le brûler, mais pour faire ressortir, par transparence, la profondeur des encres qui saturent ses tissus. L'odeur de la cire chaude vient napper les autres fragrances, une note finale qui scelle l'expérience.

Je recule, mes mains souillées d'encre indigo et de lymphe. Je regarde ce que nous avons fait. Ce n'est plus Eloi. C'est un volume de chair et de savoir, une relique biologique qui ne mourra jamais car elle n'est plus vraiment vivante. Le silence se referme sur nous, un silence qui n'est pas une absence de bruit, mais une saturation de sens. L'air est si chargé de vapeurs tanniques que j'ai l'impression que mes propres poumons commencent à se tanner, que mes bronches se tapissent de cette suie grasse qui émane de lui.

Valeran s'incline devant le corps, non par respect, mais pour vérifier la tension des nerfs de la reliure au niveau des cervicales.

— Il est prêt pour le séchage, murmure-t-il.

Je reste là, le pilon encore à la main, entourée par les flacons de poison et de pigment. L'odeur de la noix de galle me poursuit, une amertume qui ne me quittera plus. Je regarde la poitrine d'Eloi s'abaisser une dernière fois. Le mouvement est minime, une simple oscillation de la matière. À cet instant, l'illusion de l'humanité s'efface totalement. Il n'est plus qu'une architecture de cuir et d'encre, un objet précieux destiné à traverser les siècles dans l'obscurité d'une étagère de pierre.

L'odeur de fermentation devient presque douce, une fragrance de fruit blet qui marque le passage définitif vers l'état de relique. Je sens mon propre cœur ralentir, s'accordant malgré moi au rythme de ce silence pétrifié. La lumière scialytique vacille, projetant des ombres qui ressemblent à des taches d'encre sur les murs. Je ferme les yeux, mais l'odeur est là, omniprésente, cette senteur de vieux grimoire et de chair transformée qui m'indique que la fin est proche.

Quand il respire, j'entends le froissement du papier dans ses poumons.

Chapitre 12

La Suture des Idées

Le scalpel est une plume qui écrit l'agonie sur mon dos. L'acier glisse. Il n'y a pas de cri, seulement le sifflement d'un souffle court qui s'échappe entre mes dents serrées. Le son de la lame rencontrant le derme est un murmure de soie déchirée, un chuintement humide qui résonne contre les parois de basalte noir du laboratoire. Sous moi, l'établi en chêne pétrifié est une surface dont je connais chaque nœud, chaque ride minérale. Je sens les vibrations du métal dans la main de Clémence. Elle tremble. Le frottement de ses gants de latex contre ma peau produit un crissement de pneu sur l'asphalte, un bruit synthétique et obscène dans cette atmosphère de crypte.

— Plus profond, Clémence. La troisième couche. Là où l'encre a sédimenté.

Ma voix n'est qu'un râle sec, le craquement d'une branche morte sous un pied d'hiver. Le silence qui suit est strié par le goutte-à-goutte d'un robinet de cuivre mal fermé, là-bas, dans l'ombre des bacs de décantation. Chaque goutte percute le fond de l'évier avec la précision d'un métronome fou, une détonation liquide qui résonne dans mes sinus. Le Conservateur Valeran ne bouge pas. Il se tient à la lisière de la lumière, là où le faisceau blanc des lampes halogènes commence à se dissoudre dans l'obscurité ferrugineuse. J'entends le roulement lourd de sa respiration, un grondement de caverne, régulier, dépourvu de toute hâte. Il n'est pas un homme, il est la voûte qui nous écrase.

Le scalpel mord de nouveau. Cette fois, c'est le bruit d'une succion, une adhérence poisseuse qui se rompt. La peau se sépare de la graisse avec un bruit de velcro organique. Je ne l'appelle pas douleur. Je l'appelle correction. C'est un élagage nécessaire. Les strophes du douzième siècle, disparues sous l'usure du temps et la

moisissure des caves, attendent leur support. Elles attendent ma substance. Je sens le froid du liquide physiologique que Clémence verse sur l'incision, un ruissellement qui produit le tintement d'une cascade miniature tombant sur des galets de chair.

— Le lambeau se détache, murmure-t-elle.

Sa voix est un froissement de papier de soie, instable, prête à se déchirer. Je perçois le cliquetis des pinces hémostatiques qu'elle saisit. L'acier entre en contact avec l'acier. Un son pur, cristallin, qui tranche la lourdeur de l'air saturé de poussière de corne. Je ferme les yeux. Le monde n'est plus qu'une symphonie de textures sonores. Le glissement du derme que l'on retire, semblable au bruit d'un drap que l'on borde. Le tapotement des compresses sur la plaie ouverte, un battement d'ailes de papillon de nuit contre une vitre.

L'erreur de ma peau était sa vacuité. Elle était une page blanche, inutile, une insulte à l'éternité du verbe. Maintenant, elle devient le Codex. Valeran s'approche. Ses pas sur les dalles de tuf sont des coups de butoir sourds. Il ne marche pas, il pèse. Je sens son ombre se projeter sur mes omoplates nues, un froid qui n'est pas thermique mais gravitationnel.

— L'irrigation est parfaite, dit-il. Le réseau capillaire a absorbé le pigment indigo. Regardez ces circonvolutions, Eloi. On croirait voir les racines d'un monde ancien reprendre vie dans votre terreau.

Sa main gantée effleure le bord de l'entaille. Le frottement est celui d'une lime sur du grès. Une décharge électrique parcourt ma colonne vertébrale, mais ma mâchoire reste verrouillée. Je dois être le marbre. Je dois être le socle. Dans l'air, une nouvelle note apparaît : le bourdonnement électrique des lampes de travail, une fréquence aiguë qui semble vouloir s'accorder avec le sifflement de ma propre trachée.

Clémence dépose le lambeau de mon dos sur le pupitre de restauration. Le bruit de la

chair frappant le bois est un claquement mat, une gifle donnée à l'inerte. Elle commence la suture. L'aiguille courbe perce le parchemin médiéval, puis ma peau, les unissant dans une étreinte de fil de lin poissé. *Pique. Tire. Nœud.* Le rythme est hypnotique. Le passage du fil à travers les pores dilatés produit un grincement de cordage, comme un navire en bois luttant contre la houle. C'est la musique de la fusion. Les fibres végétales du papier et les fibres de collagène de mon corps s'entrelacent, créant une matière hybride, un troisième état de la réalité.

Ma vision commence à se brouiller, transformant la lumière blanche en une brume de lait caillé, mais mon ouïe s'aiguise jusqu'à l'insupportable. J'entends le sang circuler dans mes propres oreilles, une marée de mercure qui bat contre les tympanes. Et sous ce tumulte interne, il y a autre chose. Un murmure. Pas de mots, pas encore, mais une vibration. Le Codex chante. C'est un son de parchemin qui se déploie, un bruissement de feuilles d'automne brassées par un vent de cave. Les strophes se réveillent. Elles s'abreuvent de ma lymphe chaude, elles colonisent mes cellules.

— Regardez, Eloi, souffle Valeran, et son souffle sent la poussière de bibliothèque et l'amande amère. Le texte migre.

Je soulève la tête avec un effort qui fait craquer mes vertèbres cervicales, un bruit de gravier broyé. Sur le pupitre, le manuscrit semble respirer. Les lettrines, autrefois ternes et écaillées, se gonflent d'un éclat nouveau. Elles pompent mon essence. L'encre noire n'est plus une tache de surface ; elle s'enfonce, elle cherche mes veines, elle veut devenir mon système nerveux. Chaque lettre est une morsure de sang-sue. L'odeur qui s'élève alors n'est plus celle du sang frais, mais celle d'une terre de sous-bois après l'orage, un parfum de décomposition fertile.

Clémence s'arrête. J'entends le bruit de ses larmes qui s'écrasent sur le sol de pierre, des impacts minuscules, des points de suture inutiles sur le silence. Elle lâche le porte-aiguille. L'outil tombe et rebondit avec un tintement de cloche fêlée.

— Je ne peux plus, gémit-elle. Il n'y a plus de distinction. Je ne sais plus ce que je couds. Est-ce le livre ? Est-ce lui ?

— Continuez, ordonne Valeran.

Sa voix a la dureté d'un impact de silex. Le rapport de force est absolu. Elle ramasse l'outil. Le frottement de ses doigts tremblants sur le métal est une plainte de verre dépoli. Je veux lui dire que c'est une grâce. Je veux lui expliquer que ma peau est enfin devenue intelligente, que chaque pore de mon dos est maintenant une fenêtre ouverte sur la pensée du douzième siècle. Mais ma langue est une masse de plomb, une scorie inutile dans la forge de cette création.

Je sens la dernière suture se fermer. C'est un point final hurlé en silence. Une tension s'installe dans tout mon corps, comme si l'on accordait les cordes d'un instrument trop grand pour la pièce. Le Codex et moi ne sommes plus séparés par l'air. Nous sommes liés par une membrane de cicatrisation immédiate, une soudure biologique que Valeran examine avec une lampe de poche. Le clic de l'interrupteur est un coup de feu.

Le cercle de lumière balaye la zone de jonction. Là où ma chair s'arrête, le texte commence. Les fibres de papier ont poussé des racines dans mon derme. C'est une forêt de minuscules filaments blancs, une moisissure sacrée qui assure la continuité du savoir. Le bruit que cela produit est un crépitement de feu de bois, le son de la vie qui dévore la forme pour la transformer en essence.

— L'œuvre est stable, décrète le Conservateur.

Ses mots tombent comme des pierres de taille dans un puits sans fond. Il s'éloigne, ses pas s'estompent, devenant de simples échos dans la nef de basalte. Je reste seul avec Clémence. J'entends sa respiration heurtée, le battement de ses cils, le froissement de sa blouse de coton. Elle est si loin. Elle appartient au monde de

l'éphémère, du périssable, de la peau qui ne dit rien d'autre que sa propre finitude.

Moi, je suis vaste. Je sens le poids du Codex sur mes épaules, mais ce n'est pas le poids de la matière. C'est le poids du sens. Les versets de la Suture Finale se déploient dans mon esprit avec un bruit de rouage bien huilé. Je ne pense plus en concepts, je pense en calligraphie. Chaque mouvement de mes muscles faciaux fait vibrer une page à l'autre bout de la pièce. Nous sommes un réseau. Un système circulatoire de verbe et de plasma.

Une sensation de froid intense m'envahit soudain, mais elle n'est pas désagréable. C'est le froid du minéral, la paix de la pierre volcanique qui a fini de couler et qui se fige pour l'éternité. La lumière scialytique faiblit, ou peut-être est-ce ma vision qui se retire pour laisser toute la place à l'écoute.

Le silence de l'Institut est maintenant une texture complexe. Il y a le craquement des poutres qui travaillent sous le poids de l'hiver, le sifflement du vent dans les fissures du basalte, le murmure des autres livres qui dorment sur les étagères de chêne. Mais par-dessus tout, il y a ce nouveau son.

Un rythme.

Bas.

Profond.

Ce n'est pas le bruit de mon cœur. Ce n'est pas non plus celui de la montre à gousset de Valeran qui approche.

C'est le Codex.

Il commence à battre d'un pouls régulier, un battement sourd qui fait vibrer l'établi tout entier. C'est le bruit d'une peau de tambour frappée par une main invisible. À chaque pulsation, je sens une poussée de savoir irriguer mon cerveau. Les idées ne

sont plus abstraites ; elles ont le poids de l'encre, la rugosité du parchemin, la chaleur de la vie retrouvée.

Le Codex commence à battre d'un pouls régulier, synchronisé avec mon cœur.

L'unité est totale. Le texte a trouvé son hôte. L'homme a trouvé sa page. Dans l'obscurité qui gagne le laboratoire, le seul bruit qui subsiste est cette double percussion, ce métronome de chair et de papier qui marque le début d'une ère sans fin. Le temps ne s'écoule plus en minutes, il s'écoule en lignes. Je ne suis plus Eloi, le restaurateur faillible. Je suis le volume douze, la strophe vivante, l'archive incarnée.

Le battement s'amplifie. Il résonne dans les murs de pierre, dans les fondations de l'Institut, dans les replis du Massif Central. Le monde entier n'est qu'une immense bibliothèque qui attend d'être écrite sur le dos des hommes. Et dans ce concert de vibrations organiques, je m'endors enfin, bercé par le chant de mes propres veines devenues poèmes.

Le sifflement de la dernière lampe qui s'éteint est le seul adieu que je perçois avant que le noir ne devienne absolu, un noir d'encre de chine, dense, définitif, où seul le bruit de notre cœur commun continue de sculpter le silence. Chaque battement est une lettre. Chaque silence est un espace. L'œuvre est finie. L'œuvre commence.

La matière a triomphé de l'esprit en devenant elle-même l'esprit. J'entends le murmure des siècles qui se pressent contre ma peau, demandant à être lus. Je suis prêt. Je suis ouvert. Je suis éternel. Le craquement final d'une vertèbre qui se scelle au dos du livre est le dernier son humain que j'émetts. Après cela, il n'y a plus que le texte. Le texte pur. Le texte seul. Le texte souverain.

Le pouls est maintenant une onde de choc qui parcourt le basalte. Saint-Flour ne contient plus un livre. Saint-Flour est devenu le livre. Et je suis sa première ligne, tracée dans la douleur, achevée dans la gloire d'une suture parfaite. Le silence n'est

plus une absence. Il est une saturation de présence. Il est le bruit de la vérité qui s'imprime, molécule par molécule, dans la trame de l'univers.

Le Codex bat. Je bats. Nous sommes.

Chapitre 13

L'Hiver de Cent Jours

Le temps ne se compte plus en heures, mais en millimètres de cicatrisation. Sous la coupole de l'Institut, l'air n'est plus une substance gazeuse ; il est devenu un bloc solide de gel translucide qui se fissure à chaque mouvement des lèvres. Cent jours. La barre symbolique est franchie, laissant derrière elle les notions de calendrier pour n'imposer que la loi de la rétraction thermique. Les pores de la peau se resserrent jusqu'à l'asphyxie, tandis que les capillaires, gorgés d'une encre de suie et de sérum, se figent en réseaux de corail noir sous l'épiderme devenu translucide. Le mercure a déserté les instruments de mesure, s'est terré au fond des réservoirs comme un animal craintif, laissant la pierre volcanique diffuser son propre néant calorique. Le basalte ne se contente plus d'être froid ; il est devenu un aspirateur de chaleur, un puits endothermique qui pompe la moindre radiation infrarouge émanant de mon torse nu.

Ma cage thoracique s'élève avec la lenteur d'un glacier en mouvement. Chaque inspiration brûle le larynx, non par le feu, mais par cette morsure cryogénique qui transforme la salive en paillettes de givre. Sur l'établi, le Codex attend. Sa température est paradoxale. Là où mes doigts affichent la pâleur des morts, le livre irradie une fièvre sourde, une chaleur de fermentation qui pulse contre mes paumes. C'est un échange inégal : il dévore ma chaleur métabolique pour alimenter sa propre croissance textuelle. La membrane qui relie désormais mon avant-bras gauche à la garde du volume est tendue, une peau de tambour d'une finesse extrême, irriguée par des veines qui ne m'appartiennent déjà plus tout à fait. Elles ont adopté la trajectoire sinieuse des ligatures carolingiennes.

Je plonge la plume d'acier dans le godet de potion noire. La suie, mélangée à une décoction d'écorce de chêne et de bile de seiche, dégage une amertume qui sature les

sinus, une odeur de bois brûlé refroidi par la pluie. Ce n'est plus une drogue pour l'esprit, mais un fixateur pour la matière. Elle engourdit les terminaisons nerveuses, transformant la douleur aiguë en une vibration sourde, un bourdonnement de basse fréquence qui résonne dans les os de la mâchoire. Les muscles de ma main droite ne répondent plus qu'à une logique de précision micrométrique. Le tremblement du froid est canalisé, domestiqué, utilisé comme une force de gravure automatique.

Valeran est là, quelque part dans la pénombre, au-delà du cercle de lumière crue projeté par la lampe scialytique. Je ne l'entends pas respirer. Seule la condensation de son souffle, une vapeur épaisse qui stagne au-dessus de son épaule, trahit sa présence. Il observe le transfert. Ses yeux, deux fentes de verre dépoli, ne cillent pas. Il ne regarde pas l'homme ; il inspecte la qualité du support. Pour lui, je suis devenu une cuve de macération, un substrat vivant dont la seule fonction est de nourrir la survie du texte. Quand il s'approche, le froid redouble. Son vêtement de laine bouillie semble avoir absorbé des siècles de courants d'air de cathédrale. Il pose une main sur mon épaule saine. Le contact est celui d'une plaque de marbre oubliée dans une cave. Ses doigts n'exercent aucune pression humaine ; ils pèsent du poids de l'archive, immuables, définitifs.

— Le retrait de la lymphe est optimal, murmure-t-il, sa voix n'étant qu'un froissement de papier de soie. La sédimentation peut commencer. Ne retenez rien, Eloi. L'oubli est la condition de la transcription.

Je baisse les yeux sur le Codex. Les marges sont assoiffées. Elles ne demandent pas de l'encre, elles demandent du sens. Le mécanisme est enclenché. Une image surgit dans mon esprit, vive, colorée, insupportablement chaude par contraste avec le laboratoire. C'est un souvenir d'enfance. Une cuisine baignée par la lumière d'un après-midi d'août. L'odeur du pain grillé. Le rire d'une femme. Ma mère. Je sens la texture de sa robe de coton sous mes doigts d'enfant. C'est une protubérance émotionnelle, une excroissance de réalité qui n'a plus sa place dans l'économie de mon corps.

La plume entame la peau de la marge, qui est aussi ma propre peau. L'incision est indolore, juste une sensation de séparation moléculaire. Je trace les premiers signes. Des glyphes minuscules, une écriture microscopique qui s'insinue entre les fibres de la membrane. À mesure que les lettres s'alignent, le souvenir s'étirole. La couleur de la robe s'affadit, passant du rouge vif au gris cendre, puis à la transparence. Le rire s'éteint, remplacé par le grattement sec du métal sur la chair tannée. Je sens le souvenir se vider de ma substance grise, aspiré par le siphon du Codex. Il ne reste dans mon crâne qu'une cavité sèche, une absence géométrique là où résidait autrefois une part de mon identité. Le livre, lui, semble se gonfler légèrement. Une ride de satisfaction parcourt son dos de cuir.

Le froid s'intensifie encore. Les orgues de basalte qui soutiennent la voûte émettent des craquements sinistres, des bruits de fracture interne dus à la contraction de la roche. L'Institut tout entier se referme sur lui-même, une mâchoire de pierre verrouillée par le gel. À l'extérieur, le Massif Central n'est plus qu'une abstraction blanche, une rature de neige sur le monde. Ici, la seule réalité est cette suture, ce pont de chair entre le néant du passé et l'immortalité du parchemin.

Ma vision se trouble. La lampe scialytique projette des halos de lumière décomposée, des spectres d'un blanc électrique qui dansent sur les outils. Le scalpel, le brunissoir, les aiguilles de suture en os de renne : chaque objet semble posséder une aura de givre. Je tends le bras vers le flacon de solvant, mais mes doigts sont devenus des ergots rigides. La conduction nerveuse est ralentie par la viscosité de l'encre qui remplace mon sang. Je suis une horloge de chair dont les rouages s'encrassent de texte.

Clémence entre dans le laboratoire. Elle apporte une coupelle de suif chaud pour les lampes. La vapeur qui s'en échappe est la seule chose qui semble encore appartenir au monde des vivants. Elle s'arrête à deux pas de l'établi. Son visage est une surface de détresse muette, les traits tirés par une tension qu'elle ne peut nommer. Elle regarde

mon bras, cette fusion monstrueuse de tendons et de reliure. Elle voit les capillaires d'encre qui remontent désormais vers mon cou, dessinant des arborescences de versets sous ma mâchoire. Elle ouvre la bouche pour parler, mais Valeran lève un doigt. Le geste est une sentence. Le silence ici n'est pas une absence de bruit, c'est une exigence structurelle. La moindre vibration vocale pourrait briser la cristallisation des mots en cours de séchage.

Elle recule, ses pas ne produisant aucun son sur le sol de tuf. Elle n'est plus une rivale, elle n'est plus une femme ; elle est la future relieuse, celle qui devra coudre mes restes pour clore le volume. Cette pensée ne provoque en moi aucun sursaut. Le concept même de peur a été extrait il y a trois jours, lors de la rédaction du chapitre sur les angoisses monastiques. Mon système limbique est une page blanche, une surface lisse prête pour l'impression.

Je me remets au travail. La plume devient une extension de mon radius. Je dois corriger l'imperfection de la réalité. Le monde extérieur est une ébauche mal foutue, pleine de bruits inutiles et de chaleurs gaspillées. Seul le texte est ordonné. Seul le texte est définitif. Le Codex murmure. Ce n'est pas un son audible, c'est une succion psychique. Il a faim de la suite. Il veut la structure de mes rêves, la géométrie de mes désirs, la syntaxe de mes haines. Il veut tout ce qui fait de moi un individu pour le transformer en une constante universelle.

Une nouvelle image monte à la surface de ma conscience. Un jardin sous la pluie. L'odeur de l'ozone. Le goût métallique de l'eau sur une balançoire rouillée. C'est un bloc de mémoire dense, lourd de mélancolie. Je sens la résistance de mon esprit. Une part résiduelle de mon humanité s'accroche à ce fragment de temps, comme un naufragé à une épave. Mais la plume est déjà là, impitoyable. Elle commence à drainer le jardin. Les gouttes de pluie deviennent des points sur les "i". L'ozone se transforme en un adjectif précis, froid, technique. La mélancolie se transmute en une élégie de trois lignes dans la marge inférieure gauche du folio 214.

À mesure que le jardin disparaît de ma mémoire, mon corps perd un peu plus de sa température. La convection thermique s'arrête presque totalement. Je ne suis plus qu'à quelques degrés au-dessus du point de congélation. Ma peau prend la teinte bleutée des hématomes profonds, une couleur de ciel avant l'orage, saturée de pigments qui ne sont plus de la mélanine, mais de l'encre pure. Je suis en train de devenir un négatif photographique de moi-même.

Valeran s'approche encore. Il se penche sur mon travail. Son haleine n'est pas chaude ; elle sent le vieux papier et la poussière de marbre. Il examine la ligne que je viens de tracer.

— La calligraphie est hésitante sur la fin, remarque-t-il froidement. Vous luttez encore, Eloi. Vous essayez de garder une part d'ombre. L'ombre est une perte de données. Soyez transparent. Soyez le vecteur.

Il prend un petit flacon de verre contenant un liquide d'une clarté absolue. Il en verse une goutte sur ma nuque. Le froid qui se propage alors est une décharge électrique. C'est l'isotherme zéro qui s'installe au cœur de ma colonne vertébrale. Mon cerveau semble se contracter, se recroqueviller comme une feuille de parchemin jetée dans un brasier de glace. Toutes les connexions synaptiques inutiles sont sectionnées. Il ne reste que le canal de transmission. L'œil, la main, la page.

La pièce entière semble maintenant s'éloigner, devenir minuscule, un diorama observé depuis l'autre bout d'un tunnel de givre. Les sons eux-mêmes sont assourdis, étouffés par une couche invisible de ouate thermique. Seul le bruit de la plume sur la peau résonne avec une clarté de cristal qu'on brise. C'est un rythme binaire, implacable. Incision. Absorption. Fixation. Incision. Absorption. Fixation.

Je réalise que le Codex ne se contente pas de copier mes souvenirs. Il les réorganise. Il les corrige. Il élimine les ambiguïtés du vécu pour les remplacer par la certitude du verbe. Ce qui était une sensation confuse devient une sentence. Ce qui était une

émotion devient une métaphore. Je ne perds pas seulement mon passé ; je perds la capacité même de ressentir quoi que ce soit qui ne soit pas déjà écrit. Ma conscience devient une note de bas de page, une glose marginale qui s'efface à mesure que le corps du texte principal gagne en densité.

La fatigue n'existe plus. Elle a été remplacée par une rigidité cadavérique fonctionnelle. Mes articulations sont bloquées dans la position de travail, soudées par le froid et la volonté de Valeran. Je suis une statue de scribe, un monument de chair en cours de pétrification littéraire. Le basalte des murs semble maintenant pulser en harmonie avec mon propre système circulatoire ralenti. Les veines de la pierre et les miennes se confondent dans une même architecture de carbone.

Le centième jour touche à sa fin. La lumière scialytique commence à faiblir, le générateur s'épuisant dans un râle de métal givré. L'obscurité qui gagne n'est pas une absence de lumière, mais une invasion d'encre liquide qui coule des plafonds. Elle recouvre tout, lisse les reliefs, efface les visages. Elle n'est interrompue que par la blancheur spectrale du Codex, qui semble désormais briller de sa propre luminescence froide, une clarté de phosphore émanant des profondeurs de la membrane.

Je sens venir le dernier bloc de mémoire de la session. C'est le plus lourd, le plus enfoui. C'est le noyau dur de ce que j'étais avant Saint-Flour. Un visage, une voix, une sensation de chaleur humaine, un bras qui m'entoure pour me protéger du monde. L'image de ma mère. Elle est là, dans le dernier repli de mon cortex, une étincelle de rouge dans cet univers de gris et de noir. La plume tremble. Une goutte d'encre, une seule, perle à la pointe d'acier. C'est une larme noire qui refuse de couler.

Valeran pose sa main glacée sur mon poignet. Sa pression est une commande absolue. Il n'y a pas de place pour la protection dans l'immortalité. Il n'y a pas de place pour la chaleur dans l'archive. Le texte exige la totalité du sacrifice. La plume s'abaisse. Elle entame la chair au-dessus du cœur, là où la peau est la plus fine, là où la membrane du

livre vient s'ancrer directement dans le muscle cardiaque.

L'image de ma mère commence à se dissoudre. Je vois ses traits se décomposer en traits de plume, ses yeux devenir des points de ponctuation, son sourire se transformer en une courbe calligraphique complexe. La chaleur que je ressentais en pensant à elle s'évapore, aspirée par le froid ambiant, convertie en une énergie froide qui fixe les caractères sur la page. Je ne ressens plus d'amour, seulement la satisfaction technique d'une description réussie. Je ne ressens plus de manque, seulement la plénitude d'une marge comblée.

Le transfert est presque complet. Mon identité est une peau de chagrin qui se rétracte à chaque nouveau mot. Je ne suis plus qu'un appendice de l'œuvre, un organe de sécrétion textuelle destiné à être abandonné une fois la tâche achevée. Le froid est maintenant total. Il n'y a plus de différence de température entre mon corps, le Codex et les murs de l'Institut. Nous sommes un seul bloc de matière inerte, une seule entité minérale et littéraire, figée dans la perfection de l'hiver centenaire.

Je regarde la page. Elle est magnifique. Elle est pure. Elle est dépourvue de toute scorie humaine. Les lettres brillent d'un éclat noir, profond, comme des trous dans la réalité. Elles contiennent tout ce que j'étais, mais sous une forme enfin ordonnée, enfin impérissable. Le sacrifice est consommé. Le restaurateur a été restauré par l'œuvre elle-même.

Je me souviens de ma mère, et l'image devient une note de bas de page.

Chapitre 14

LE PLUS INTENSE : Le Grand Relieur

Mes mains tremblent alors que je passe l'aiguille de soie à travers son derme et le vélin. La pointe, taillée dans un éclat d'os de seiche, rencontre une résistance élastique, celle d'une matière qui refuse encore de choisir entre le règne de la chair et celui du texte. Le chas est large, enserrant un fil de boyau de chat, translucide et poisseux de graisse de mouton. Je sens sous mes phalanges la pulsation irrégulière de l'épiderme d'Eloi, une vibration qui remonte le long de l'acier froid jusque dans mes propres tendons. La peau de son dos est devenue une topographie de pores dilatés, de sueur gommée et de lignes de force que j'apprends à lire à l'aveugle, par la seule pression de mes paumes. Le contact est huileux. Chaque traction sur le fil provoque un glissement humide, un bruit de succion gélatineuse qui s'élève de la plaie béante où le cuir du Codex s'enchâsse dans les muscles trapèzes.

Valeran se tient au-dessus de nous. Je perçois son ombre plus que sa présence, un poids de vide qui écrase mes vertèbres. Il ne dit rien. Son souffle est une vapeur neutre qui ne réchauffe pas l'air. Mon pouce s'appuie sur la tranche du livre, une masse de fibres compressées qui semble boire l'humidité de mes propres doigts. Le papier ne ressemble plus à du bois mort ; il a la texture d'une langue séchée, rugueuse, avide d'une salive que seul le sang d'Eloi lui fournit désormais. Je pique à nouveau. Un centimètre de fascia. Deux centimètres de membrane végétale. Le fil s'enfonce. La résistance change. On dirait que je couds de la boue dense, une argile vivante qui se referme sur mon passage avec une adhérence poisseuse. Mes articulations craquent. La fatigue n'est plus une idée, c'est un sédiment de plomb dans mes avant-bras, une brûlure lente qui transforme mes muscles en cordes de chanvre trop tendues.

Le corps d'Eloi ne réagit plus par des sursauts. Il s'affaisse dans une passivité de lin mouillé. Sa colonne vertébrale, dont chaque disque semble avoir été sculpté dans du calcaire poreux, s'offre à ma main comme les nerfs d'une reliure ancienne. Je dois passer le lien de boyau entre les apophyses. C'est un travail de précision aveugle. Mes doigts s'enfoncent dans la fente, entre la chair à vif et le cuir bouilli du dos du livre. La sensation est celle d'une gelée tiède, traversée de courants électriques résiduels qui font tressaillir l'extrémité de mes ongles. L'odeur n'est plus celle de l'homme, ni celle de la bibliothèque. C'est une émanation de cave, une amertume de noix de galle mêlée à la fadeur du sérum physiologique. Je tire sur le nerf. La tension est telle que la peau d'Eloi blanchit, s'étirant jusqu'à la transparence, révélant le réseau bleuâtre des veines qui se confondent avec les lettrines à l'encre de seiche.

L'aiguille ressort. Elle est maculée d'un résidu vitreux. Je ne regarde pas son visage. Je ne peux me concentrer que sur la surface. La surface est tout ce qui reste. Je caresse le raccord, vérifiant l'étanchéité de la suture. Sous mes doigts, la zone de jonction est une croûte de sève durcie, un bourrelet de cicatrisation artificielle qui grince comme du vieux parchemin qu'on déplie. Chaque point de couture est une ancre. Je sens la traction du Codex sur le squelette d'Eloi ; le livre pèse, il tire, il veut s'enfoncer davantage dans cette niche organique que nous lui avons creusée. La matière est en pleine mutation. Là où le vélin touche le muscle, une sorte de réseau de filaments capillaires, fins comme des toiles d'araignée, commence à tisser une trame inextricable. C'est une adhérence totale, un collage biologique où la colle est faite de plaquettes et de lymphes.

Je prends le grattoir pour égaliser un bord de peau qui chevauche trop la garde du manuscrit. La lame en silex lisse la protubérance. Je ressens la rigidité croissante des tissus. Eloi n'est plus souple. Il devient cassant, comme une feuille de papier trop longtemps exposée au soleil. Sa peau a perdu son élasticité de chair pour acquérir une tenue de carton comprimé. Quand je passe ma main sur son flanc, le bruit est celui d'une brosse sur du chanvre. Je dois forcer pour faire pénétrer le prochain point. L'aiguille gémit. Les couches de derme sont devenues strates de schiste. Le sang ne

coule plus, il sature les fibres, les colore en une teinte de prune sombre qui s'évapore instantanément, laissant derrière elle un dépôt de fer pur.

Le silence de Valeran est un scalpel dans ma nuque. Je devine sa main levée, prête à intervenir si mon geste dévie d'un millimètre. Mais ma main ne dévie pas. Elle est devenue un outil, une extension de l'étau en chêne qui maintient le corps en place. Je ne sens plus la douleur d'Eloi comme une émotion, mais comme un frottement mécanique, une inadéquation entre deux textures que je m'efforce de lisser. La suture finale approche du plexus solaire. C'est ici que le nœud gordien de l'existence doit se lier à la structure du texte. Je prépare le fil de cuivre, celui qui servira de conducteur aux dernières impulsions. Le métal est froid, une morsure glaciale contre la chaleur fiévreuse de la plaie. Je le tresse avec les nerfs sensitifs que j'ai isolés à la pince. Le contact déclenche une contraction réflexe, une onde de choc qui parcourt le corps d'Eloi et fait vibrer les pages du livre dans un froissement de feuilles d'automne.

Je pose ma paume à plat sur sa poitrine pour calmer le spasme. Le battement de son cœur est un écho lointain, une percussion étouffée sous des couches de feutre épais. La peau ici est plus fine, presque semblable à de la soie usée, mais elle se déchire sous la pression. Je dois renforcer la zone avec des bandes de parchemin vierge, imbibées de blanc d'œuf et de résine de térébenthine. Le mélange poisse mes gants, crée des filaments élastiques entre mes mains et son corps à chaque mouvement. C'est un combat contre la déliquescence. La matière veut couler, s'effondrer, retourner à l'état de boue, et je l'oblige à se figer dans une forme éternelle, une géométrie de reliure.

Les minutes s'étirent comme des fibres de collagène. Mes yeux brûlent, fixés sur le point millimétrique où la soie s'entrelace avec les fibres nerveuses. La lumière scialytique, crue et bleutée, transforme la scène en une nature morte de viande et de papier. Les ombres sont nettes, tranchantes comme des rasoirs. Je ne vois plus Eloi, je vois un volume à combler, une lacune à restaurer. Ma propre peau semble s'assécher, s'écailler au contact de cette atmosphère saturée de poussière de corne. Je me sens

devenir minérale, une extension du banc de pierre sur lequel je suis agenouillée. Le froid du sol remonte dans mes rotules, un engourdissement qui est la seule délivrance possible.

Le dernier cahier du Codex est maintenant solidaire du bassin. Je passe l'ultime aiguille. Le chas est si fin qu'il disparaît dans l'épaisseur du derme. Je tire sur le fil. Une résistance finale, un craquement sec, comme une branche morte qui rompt. La suture est close. Les lèvres de la plaie se rejoignent, non pas pour guérir, mais pour fusionner. La chair ne cherche plus à se régénérer ; elle se contente d'adopter la forme des ais de bois du livre. Le cuir et la peau ne font plus qu'un, une surface hybride, marbrée de cicatrices pourpres et de calligraphies noires. Je passe un dernier linge imbibé d'huile de lin sur l'ensemble de la structure. Le contact est glissant, apaisant presque, après la violence de la couture. La surface brille d'un éclat sourd, une lueur de vieux vernis sur une icône oubliée.

Je me redresse. Mes muscles hurlent, une plainte sourde de fibres étirées au-delà de leur rupture. Mes mains restent en l'air, figées dans la forme de l'outil, les doigts griffus, incapables de se déplier. Je regarde l'œuvre. Le livre repose sur le dos d'Eloi, ou peut-être est-ce Eloi qui est devenu le support du livre. Il n'y a plus de distinction. Les nerfs de la reliure s'enfoncent dans ses vertèbres, les coins en métal sont sertis dans ses omoplates. Le poids total semble écraser le corps contre la table de marbre, mais c'est une illusion ; ils flottent dans une sorte d'équilibre statique, une unité parfaite de la pensée et du support.

Valeran s'approche. Pour la première fois, il tend la main. Ses doigts longs et secs effleurent la suture que je viens de terminer. Il ne regarde pas Eloi. Il caresse le grain du cuir fusionné, testant la tension de mon travail. Un grincement de satisfaction s'échappe de sa gorge, un bruit de gravier remué. Il appuie sur un point de couture, et je vois la peau d'Eloi réagir, se contracter autour du fil avec une obéissance de machine. L'homme n'est plus qu'une chambre d'écho pour le texte. Valeran tourne une page, la première du Codex désormais ancré. Le bruit de succion est plus fort que

jamais, un murmure organique, comme si le livre respirait par les poumons de son hôte.

Ma propre main avance, malgré moi, vers la surface. Je veux sentir une dernière fois cette limite que j'ai effacée. Je pose l'extrémité de mon index sur la jonction entre le cou d'Eloi et la tranchefile du livre. La texture est indéfinissable. Ce n'est ni le froid du cadavre, ni la chaleur de la vie. C'est une tiédeur de fermentation lente, une vibration de basse fréquence qui résonne jusque dans mes dents. La peau est devenue d'une dureté de buis, tout en gardant une souplesse de tendon. C'est une matière nouvelle, un alliage que l'Institut a cherché pendant des siècles. Je retire mon doigt, laissant une trace de sueur sur le vernis. La trace s'évapore instantanément, absorbée par la soif insatiable du parchemin.

Le dernier point est serré ; Eloi ne crie plus, il résonne. Chaque battement de son cœur désormais ralenti envoie une impulsion à travers les pages, faisant vibrer les mots, les rendant presque lisibles à travers la peau translucide de son thorax. Le texte est devenu son système nerveux. Ses pensées, si tant est qu'il en reste, ne sont plus que des courants de ponctuation circulant dans ses membres. Le silence qui s'installe alors n'est pas une absence de bruit, mais une plénitude de matière saturée. L'air dans la pièce semble s'épaissir, devenir un fluide dense qui nous emprisonne tous les trois dans une ombre invisible. Nous sommes au cœur de l'archive, là où le temps ne coule plus, où il s'accumule comme une couche de poussière de diamant sur les choses qui ne mourront jamais.

Je regarde mes mains. Elles sont sombres, imprégnées d'une encre qui ne partira pas au lavage, une encre qui a déjà commencé à migrer sous mes propres ongles. Je suis la relieuse, et je porte désormais les stigmates de ma création. Le lien est établi. La Suture Finale est achevée, et dans le silence de granit de l'Institut, on peut enfin entendre le livre penser.

Chapitre 15

Résonance de Basalte

Le poids de l'objet impose une flexion immédiate aux tendons des poignets. C'est une masse dense, une compacité qui défie la physique habituelle du papier et de la peau, un bloc de mémoire pure enveloppé dans une membrane d'un blanc de craie, presque opaline sous la lueur crue qui tombe des hautes fenêtres étroites. La surface n'est plus humaine, elle a acquis une patine de nacre ancienne, une réfraction laiteuse qui capture les moindres particules de poussière en suspension dans l'air de la crypte. Valeran observe le volume déposé sur le marbre de l'autel de travail. Le texte ne repose pas sur le support ; il semble s'y enraciner, projetant une ombre d'une netteté géométrique sur la pierre grise. À travers l'épiderme devenu vitreux, les pigments de cinabre et de noir de fumée dessinent un réseau de racines nerveuses, une calligraphie qui ne se contente pas d'occuper l'espace, mais qui l'organise. Chaque lettrine, chaque boucle de consonne s'articule autour d'un pore, d'une cicatrice imperceptible, d'une micro-vibration de la matière qui refuse de s'éteindre totalement. Le bleu des veines s'est mué en un outremer profond, une nuance minérale qui semble avoir été extraite des profondeurs du lapis-lazuli pour venir se figer dans l'épaisseur du derme.

Clémence se tient à l'écart, les bras ballants, ses paumes marquées par des stries de pigments indélébiles qui remontent jusqu'à ses avant-bras comme une vigne de goudron. Ses yeux ne quittent pas la tranche du livre. Elle ne voit plus Eloi, elle ne voit que la réussite structurelle de la reliure, la perfection du mors, l'alignement millimétré des nerfs de bœuf sous la couverture de chair tannée. Le regard de Valeran glisse sur la pièce, délaissant un instant le Codex pour s'attarder sur les murs de basalte. La pierre volcanique absorbe la lumière sans en rendre une seule miette, créant un contraste violent avec la blancheur spectrale de l'objet central. L'air est saturé d'une odeur de silex frotté, une senteur sèche, presque électrique, qui se dégage

du frottement des vêtements de laine sur le sol de tuf. Aucun mot n'est nécessaire. Le rapport de force s'est dissous dans l'évidence de la forme finale. Valeran approche une main, les doigts longs et dénués de tremblements, pour effleurer la bordure du volume. Sous sa pulpe, la sensation n'est pas celle du cuir, mais celle d'une pierre ponce extrêmement fine, une rugosité microscopique qui semble vouloir grignoter l'empreinte digitale du conservateur.

La lumière du printemps, dehors, n'est qu'une hypothèse lointaine, une rumeur de couleur qui meurt au seuil des meurtrières de l'Institut. Ici, la palette se réduit à une trichromie absolue : le noir du basalte, le blanc de la peau transformée, le rouge de l'encre vitale. Valeran incline la tête. Il perçoit la géométrie des sutures de Clémence, des points de suture si serrés qu'ils imitent les fibres d'une étoffe de lin haute densité. Le corps d'Eloi n'est plus une anatomie, c'est une architecture de stockage. Les côtes, désormais visibles sous la tension de la couverture, servent d'ais de bois, protégeant le cœur du texte, ce noyau sémantique qui palpite à une fréquence presque imperceptible, faisant osciller la poussière sur le socle de pierre. C'est une œuvre totale. L'humain a été filtré, distillé, jusqu'à ce qu'il ne reste que le support nécessaire à l'immortalité du verbe. Valeran ressent une satisfaction qui n'a rien d'émotionnel ; c'est le contentement d'un horloger devant une complication parfaite qui ne nécessitera plus jamais de remontage.

Clémence s'avance. Ses mouvements sont saccadés, dépourvus de la fluidité qui caractérisait son travail de restauration deux mois plus tôt. Elle saisit le Codex pour le transporter vers sa destination finale. Le contact entre ses mains tachées et la surface de nacre produit un son de papier de verre très fin. Elle porte le livre contre sa poitrine, non par affection, mais parce que son poids exige un appui sur le centre de gravité de son propre corps. Le contraste entre le tissu brun de son tablier et la lueur interne du volume crée une image de piéta technique, une scène de déposition où le sacré a été remplacé par la précision codicologique. Ils traversent la galerie des Incunables. Les rangées de volumes anciens, enfermés dans leurs niches de pierre, semblent s'effacer, devenir des ombres sans substance face à la présence irradiante de

la nouvelle acquisition. Le basalte des colonnes défile, une succession de verticales sombres qui rythment leur progression vers la grande bibliothèque de l'étage inférieur, là où le silence n'est plus une absence, mais une pression physique exercée par des milliers de pages closes.

La niche est prête. C'est une excavation rectangulaire dans le mur nord, taillée directement dans la roche mère, un vide qui attend son plein. Valeran indique l'emplacement d'un geste sec du menton. Clémence dépose le Codex sur l'étagère de pierre. L'ajustement est parfait. Il n'y a pas un millimètre de jeu entre le livre et sa prison de basalte. On dirait que la pierre a sécrété le volume, ou que le volume a toujours été là, caché dans le flanc de la montagne, attendant que les mains d'Eloi et de Clémence viennent le libérer de sa gangue de chair inutile. Valeran ajuste ses lunettes. À travers les verres, il observe la manière dont la lumière résiduelle de la pièce vient se briser sur le dos du livre. On peut lire, sur l'épine dorsale, le titre en lettres de sang séché, une écriture qui semble s'enfoncer dans la matière plutôt que de flotter à sa surface. Les lettres ont une profondeur, une épaisseur tridimensionnelle, comme des fossiles piégés dans l'ambre.

Le conservateur se retire de quelques pas. Son visage, sous l'éclairage zénithal, ressemble à un masque de plâtre dont les orbites seraient remplies d'encre noire. Il contemple la rangée. Le Codex Eloi est le point de convergence de toute l'histoire de l'Institut. Les siècles de recherche, les phalanges sacrifiées de Frère Marceau, les automutilations obsessionnelles des étudiants, tout converge vers cet objet immobile. Le livre n'est pas mort. Il est dans un état de suspension active. À mesure que l'air de la bibliothèque, chargé d'une humidité de caveau, pénètre les pores de la couverture, la couleur de la peau change légèrement, passant d'un blanc pur à un ivoire chaud, presque ambré. C'est le signe de la fixation définitive des pigments. L'encre et la fibre sont devenues une seule et même substance. Valeran observe une tache d'encre sur le pouce de Clémence. Elle essaie de l'effacer en frottant sa peau contre son propre tablier, mais la marque est tenace, elle fait désormais partie de son identité biologique. Elle est la relieuse, et elle portera la signature de cette œuvre sur sa propre

carcasse jusqu'à sa propre fin.

Dans l'obscurité grandissante de la salle, les reflets sur le cristal des vitrines environnantes créent des éclats de lumière froide, des lances d'argent qui pointent toutes vers le centre de l'alcôve. On ne distingue plus les traits d'Eloi dans la reliure, seulement une structure, une harmonie de courbes et de plans qui évoquent une perfection organique dépouillée de tout pathos. La souffrance qui a présidé à cette naissance s'est évaporée, ne laissant derrière elle qu'une esthétique de la nécessité. Valeran se détourne. Il n'a plus besoin de surveiller l'objet. L'objet se surveille lui-même. Il est son propre gardien, sa propre archive. Le conservateur marche vers la sortie, ses pas résonnant sur les dalles de tuf avec une régularité de métronome. Clémence reste un instant de plus, les mains encore levées, comme si elle craignait que le livre ne s'échappe de sa niche. Elle voit, ou croit voir, une pulsation infime au niveau du mors supérieur, une dilatation de la matière qui répond à la pression atmosphérique de la pièce.

L'ombre envahit les rayonnages. Le basalte devient un mur de nuit solide. Seul le Codex conserve une forme de phosphorescence résiduelle, une lueur de fin du monde qui émane de la profondeur de ses pages suturées. C'est un rayonnement qui ne produit aucune clarté, qui ne sert à rien d'autre qu'à affirmer sa propre présence dans le vide. Clémence finit par reculer, ses doigts griffant l'air avant de retomber le long de ses hanches. Elle rejoint Valeran dans le couloir, laissant la porte de bronze se refermer avec un bruit de succion métallique. Le verrou s'enclenche. Le mécanisme de la serrure, une pièce d'orfèvrerie complexe, grince une dernière fois avant de se figer pour la nuit.

À l'intérieur de la bibliothèque, le silence n'est plus interrompu par aucune respiration humaine. L'air est immobile, une strate de gaz dense et froid qui repose sur les rayonnages comme une nappe de brouillard souterrain. Pourtant, au centre de la niche de basalte, un changement s'opère. La texture de la couverture se modifie au contact de l'obscurité totale. Elle devient plus souple, plus élastique. Les fibres de la

peau-vélin se détendent, s'imprégnant de la noirceur ambiante. Le texte, à l'intérieur, commence son propre travail de digestion. Les mots, libérés de la surveillance du regard de Valeran, entament une migration silencieuse à travers les couches de derme. Les serifs des lettres s'accrochent aux parois des capillaires, les points des i s'insèrent dans les interstices des tissus. C'est une réorganisation interne, une fermentation de la pensée qui ne tolère aucun témoin.

Soudain, une vibration traverse l'étagère de pierre. Ce n'est pas un séisme, mais un ajustement de masse. Le livre bouge. Un mouvement millimétrique, une translation lente vers le bord du vide. La tranchefile, faite de fils de soie et de nerfs de mouton, frissonne sous l'effet d'une tension invisible. Le volume semble vouloir s'ouvrir, non pas pour être lu, mais pour respirer l'obscurité. Les pages, d'une finesse de pétale de lys, craquent imperceptiblement, un son qui ressemble au froissement d'une mue de serpent sur un sol de gravier. Le premier cahier se soulève. C'est une aile de cuir qui s'écarte du reste du bloc. Puis le deuxième. Le mouvement est fluide, dénué de la rigidité mécanique de la reliure traditionnelle. Le livre se déploie comme un éventail organique, révélant ses entrailles calligraphiées.

Dans la nuit absolue de Saint-Flour, les pages se tournent. Elles ne sont pas poussées par le vent, car l'air est mort. Elles se tournent par leur propre volonté de mouvement, une rotation lente et solennelle. On entend le frottement des fibres les unes contre les autres, une musique de froissement de soie et de craquèlement de nacre. Chaque page qui bascule est un battement d'aile dans le ventre de la montagne. Le texte défile, les enluminures de bleu et de rouge jettent des reflets imaginaires sur les murs de basalte. Le livre se lit lui-même, s'auto-consulte, vérifie la validité de chaque virgule, la solidité de chaque ligature. Eloi est là, dans chaque fibre, dans chaque goutte d'encre qui a migré vers son cœur de papier. Il n'est plus l'homme qui craint l'erreur ; il est la perfection qui ne peut plus être corrigée. Le volume se referme enfin, avec un bruit de succion organique, un baiser de cuir sur la pierre froide, et le silence reprend sa place, plus dense, plus définitif, tandis que dans la structure même du basalte, le murmure du texte continue de résonner, une onde de choc littéraire qui ne s'éteindra qu'avec la

roche elle-même.

FIN

Merci d'avoir lu "LA PEAU DES PAGES"

Une œuvre écrite par Sandra K.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)